

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.
- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3.—Etats-Unis, \$3.50.
Tout semestre commencé se paie en entier.
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avance.

Vol. VII.

No. 46.

Prix du numéro, 7 centimes.—Annonces, la ligne, 10 centimes.
Toute communication doit être affranchie.
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par bons sur la poste.

JEUDI, 30 NOVEMBRE 1876

Rédaction, Administration, Bureaux d'Abonnements et d'Annonces: Nos. 5 et 7, Rue Bleury, Montréal.—GEO. E. DESBARATS, Directeur-Gérant.

SOMMAIRE

L'honorable Louis Richard.—Nos gravures : L'Exposition de 1878 : le Trocadéro; Le cardinal Antonelli.—Législature Provinciale.—Nouvelles générales.—Dieu, par Montandon.—Aventures du Capitaine Hatteras, par Jules Verne (suite).—Motes : Nouveautés, description des toilettes, par Mary d'Auberville.—On ne doit pas laisser le plus pour le moins.—Lettres parisiennes : La chasse, par Th. B. de la Guierche.—Soleil d'automne.—Une nomination, par M. de Béjan.—Poésie : Le jour des morts, par l'abbé T. P. Caouette.—Littérature canadienne : Le Roi des Etudiants, par Vincelas-Eugène Dick (suite).—Faits divers.—Epigrammes, charades, etc.—A nos abonnés des Etats-Unis.—A nos abonnés du Canada.—Le Jeu de Dames.—Prix du Marché de détail à Montréal.

GRAVURES : Gravures qui accompagnent le texte des Aventures du capitaine Hatteras : Paris : Exposition de 1878, vue générale à vol d'oiseau du Palais du Champ-de-Mars ; Paris : Exposition de 1878, vue générale du palais et du parc du Trocadéro ; Médaille Duffelin ; Jos. Boutillier Trudel, A. M. ; L'hon. Louis Richard ; Le cardinal Antonelli.

L'HONORABLE LOUIS RICHARD

Le village de Princeville vient de voir s'éteindre son premier citoyen, les Cantons de l'Est perdent un de leurs pionniers les plus infatigables. Le treize courant, l'hon. Louis Richard, conseiller législatif pour la division de Kénébec, succombait à une maladie du cœur qui le minait sourdement depuis quelques mois. M. Richard réunissait en lui toutes les qualités qui font l'homme utile et le bon citoyen.

D'une vigueur peu commune, d'une grande intelligence, d'une honnêteté proverbiale, il avait su acquérir l'estime de tous ceux qui, par les liens de parenté ou par les relations d'affaires et d'amitié, avaient eu l'avantage de le connaître. Peu d'hommes pouvaient plus que lui aspirer aux honneurs que la patrie décerne à ses citoyens utiles, et il serait probablement parvenu à une position encore plus enviable si, à toutes ces qualités que nous avons énumérées, ne s'était jointe une humilité d'autant plus remarquable qu'elle est plus rare à l'époque où nous vivons. En effet, M. Richard, occupé du bien-être de sa famille et du progrès de Princeville dont il est le fondateur, unissait à la trempe vigoureuse dont il était doué, une abnégation digne d'éloge. Méprisant une renommée achetée au prix de sacrifices indignes, il préférait être utile aux Cantons de l'Est en restant dans la sphère qu'il s'était tracée.

M. Richard appartenait à une des plus honorables familles de l'ancienne Acadie. Il était âgé de cinquante-neuf ans et sept mois, et sans cette maladie qui l'a si prématurément jeté dans la tombe, il avait droit de compter sur une vieillesse heureuse appuyée sur un passé honorable. Il était fils de M. Auguste Richard, marchand, de Saint-Grégoire-le-Grand, et il épousa Mlle Hermine Prince, fille de Joseph Prince, marchand, du même lieu, sœur du Rév. J. J. Prince, professeur au collège de Saint-Hyacinthe, et nièce de Jean Prince, premier évêque de cette dernière ville.

Il habitait Stanfold depuis trente-six ans. Avec le coup d'œil qui le caractérisait, il prévit l'importance que l'endroit qu'il avait choisi devait prendre, et il en assura davantage l'avancement en se mettant à la tête d'un mouvement qui devait faire changer le tracé du chemin de fer du Grand-Tronc. C'est là qu'il établit le centre de ses opérations commerciales, devenues en peu d'années très-considérables.

En 1862, sollicité par un grand nombre d'électeurs influents de la division de Kénébec, il se porta candidat au Conseil législatif contre l'hon. Charles Cormier. Mais, entré tard dans l'arène, ayant à lut-

ter contre l'influence des représentants des trois comtés, MM. Joly, Hébert et Dorion, et opposant un homme honorable et estimé, il fut défait par une faible majorité en obtenant le plus grand nombre de voix dans deux comtés : Arthabaska et Lotbinière. M. Richard s'était laissé faire violence et ne convoitait nullement un siège au Conseil législatif, aussi ne fût-il pas affecté de cette défaite.

Mais ce titre auquel il ne tenait pas, le gouvernement, voulant récompenser ses services, le lui offrit, et en 1874, cédant au vœu de ses nombreux amis, sans distinction de parti, M. Richard prit au Conseil législatif le siège laissé vacant par la résignation de l'hon. M. Isidore Thibaudeau. N'ayant fait aucune démarche pour l'obtenir, il accepta cet honneur sans ostentation, et en 1875 il proposait l'adresse.

Comme on peut le voir par le portrait que nous publions de lui, M. Richard avait une figure aux traits accentués et énergiques. En le voyant, on s'aperçoit que ce n'était pas un homme ordinaire et que sous cette écorce vigoureuse battait un cœur capable de nobles actions et de grands sacrifices. En effet, il a prouvé qu'il était à la hauteur de l'une et de l'autre. Il suffit d'interroger la population en deuil de Stanfold pour avoir mille preuves qu'il sympathisait avec le malheur et ne comptait pas ses aumônes. Et en jetant un regard discret dans sa vie privée, on la voit remplie de sacrifices et de malheurs. Comme l'homme véritablement juste, il fut éprouvé de toutes manières, dans sa fortune, dans ses affections les plus chères. Il perdit deux fils dans des circonstances extrêmement déplorables. L'un, à peine âgé de quatorze ans, trouvait la mort en se baignant dans les eaux du Saint-François, à Sherbrooke, à la veille des vacances qui devaient le rendre à sa famille. L'autre subissait le même sort au moment où il allait continuer dans le commerce les nobles traditions de son père. Un incendie désastreux, alors qu'il ne faisait que poser les bases de sa fortune, vint détruire le fruit de plusieurs années de travail, et il eut à subir à diverses autres époques des pertes considérables. Homme intègre et dévoué, il aimait à favoriser les jeunes gens qui s'étaient, sous son habile direction, initiés aux affaires, mais il paya quelquefois cette confiance par des déboires nombreux.

Telle fut cependant la résignation chrétienne et la force de son caractère, que tous ces malheurs ne purent réussir à l'aigrir. Le citoyen éprouvé dans sa fortune, le père frappé dans ses plus sérieuses affections resta toujours l'homme affable et obligeant, l'observateur délicat et spirituel. M. Richard avait souvent le mot qui résout une situation ou qui peint un homme, et l'on cite de ce citoyen laborieux et grave mille traits heureux. Hélas ! ces malheurs qui l'avaient si souvent frappé sans aigrir son caractère, auront sans doute ébranlé sa constitution et aidé le travail de la cruelle maladie qui l'a enlevé à l'estime et à l'affection de tous ceux qui l'ont connu.

Il laisse une veuve, noble compagne de sa vie laborieuse, et quatre enfants, parmi lesquels se distingue le jeune député de Mégantic, M. Edouard Richard.

La fortune qu'il laisse, acquise par quarante ans d'un travail consciencieux et d'un commerce intègre, s'élève à un chiffre considérable.

Ses funérailles ont eu lieu à Stanfold

au milieu d'un concours extraordinaire. De toutes parts la foule accourut déposer son tribut de regrets et de prières sur la tombe de ce citoyen remarquable, dont le souvenir restera longtemps gravé dans bien des cœurs, comme modèle de l'homme utile, honnête et vertueux.

L'église, toute tendue de noir, était encombrée. Beaucoup de prêtres, parmi lesquels on comptait plusieurs missionnaires des Bois-Francs, se rappelant la part active prise par M. Richard à la colonisation de cette belle partie du pays, et l'aide puissante qu'ils avaient reçue de lui, voulurent par leur présence prouver l'estime qu'ils lui portaient. M. Baillargeon, le curé de Stanfold, se fit l'écho de tous en faisant un éloge mérité et touchant du regretté défunt.

Les porteurs des coins du poêle étaient les honorables Dostaler et Proulx, conseillers législatifs ; l'hon. C. Cormier, sénateur ; MM. Laurier, M.P., A. Gagnon et Charles Pacaud.

Sa dépouille mortelle a été déposée dans l'église.

NOS GRAVURES

L'Exposition de 1878 : le Trocadéro.—Nous avons donné dans notre dernier numéro la façade de l'édifice qui couvrira le Champ-de-Mars pour recevoir les produits envoyés à l'Exposition universelle de 1878. Aujourd'hui, les documents mis à notre disposition nous permettent d'en présenter une vue à vol d'oiseau, ainsi que de montrer à nos lecteurs ce que sera le Trocadéro transformé par MM. Davioud et Bourdais. Quant à la façade du monument qu'ont proposée ces deux architectes et qu'a acceptée la Commission, elle a été dessinée et gravée d'après la photographie du dessin original. Cette vue d'ensemble du Trocadéro offre donc l'expression exacte de la vérité actuelle.

C'est sur le quai d'Orsay, à l'entrée du pont d'Iéna, qu'il faut se placer si l'on veut embrasser l'ensemble du Trocadéro, transformé en vue du grand concours international de 1878, et en saisir suffisamment les détails. Tandis que sur les premiers plans montant du quai vers le plateau se développe un parc aux multiples sinuosités, contenant des établissements de tous genres, kiosques, rotondes et châlets d'exposants, tentes et serres d'horticulture, aquarium gigantesque, modèles de constructions, spécimens d'architecture, fontaines, statues, etc., etc., sur les seconds s'élève avec toutes ses dépendances un bâtiment immense, aux ailes curvilignes, qui semblent vouloir embrasser l'étendue de ce parc avec ses pelouses, ses massifs et ses fabriques.

Le premier aspect est donc grandiose, il stimule et éveille l'attention, étonne par son ampleur et captive par la diversité de ses lignes et de ses plans.

La partie centrale du grand bâtiment que le spectateur aperçoit devant lui, est une salle de fêtes et de concerts. MM. Davioud et Bourdais, les architectes du palais du Trocadéro, ont reçu la mission de faire grand afin de doter Paris d'un édifice sans pareil et devant survivre à l'Exposition. Leur œuvre constituera, sur les hauteurs où il sera situé, un merveilleux décor, tout de pierre et de faïence, de brique aux vives couleurs, de drapeaux et d'orfèvreries.

La salle principale a 50 mètres de diamètre intérieur. Elle s'élève de 45 mètres au-dessus du sol. Elle est de forme circulaire et entourée de deux étages de galeries ouvertes, formant un double rang de loggias.

Deux tours l'accompagnent. Elles s'élèvent chacune de 70 mètres du sol, soit de 100 mètres au-dessus du niveau du Champ-de-Mars.

La salle est distribuée comme un immense amphithéâtre, dans lequel près de huit mille spectateurs trouveront à être commodément assis. Un rang de loges couvertes, un rang de loges découvertes viennent seuls interrompre à mi-hauteur la gradation régulière dont il s'agit.

De hautes et larges fenêtres cintrées répandent partout à l'intérieur des flots de lumière, des appareils mécaniques fourniront constamment à la salle un air pur et frais.

Aux flancs de ce bâtiment central s'élèvent deux pavillons secondaires. Leur rez-de-chaussée est percé de trois arcades donnant accès dans le parc, tandis qu'au premier étage de chacun d'eux, nous apercevons les trois fenêtres d'une salle de conférences devant se transformer en foyer les jours de concert. C'est sur ces deux pavillons que viennent se souder les deux galeries ou ailes curvilignes circonscrivant, ainsi qu'on peut le remarquer sur notre vue d'ensemble, toute la partie nord du Trocadéro. Le long de ces galeries à toiture vitrée règne un portique qui supportent des pilastres. La ligne de ces ailes est coupée en trois tronçons par l'interposition de deux pavillons vestibules à perron et escaliers, et terminée à droite et à gauche par un bâtiment plus important. Tout ces pavillons sont couverts de dômes. A leur naissance, près du centre, ces galeries n'ont qu'un simple rez-de-chaussée, mais à mesure que l'on s'avance vers leur extrémités, le rez-de-chaussée devient insensiblement premier étage par suite de l'abaissement du sol extérieur, si bien que les deux bâtiments extrêmes Sud-Est et Sud-Ouest, s'élevant sur un sol beaucoup plus bas que le grand bâtiment principal, comportent un soubassement formant étage. Ce rez-de-chaussée est un vestibule d'où de larges escaliers conduisent au premier étage dans une salle servant d'amorce à la galerie curviligne. Il est probable que c'est une exposition rétrospective qui sera organisée dans l'aile du Sud-Ouest comme dans l'aile du Sud-Est, exposition analogue à celle dite des Alsaciens-Lorrains, et dans laquelle doivent figurer des merveilles de tous pays. Tel est l'ensemble des constructions que le spectateur doit voir se développer devant lui sur une longueur de 500 mètres du pavillon extrême de droite à celui de gauche.

Du sommet des tours, des phares électriques projeteront sur le Champ-de-Mars des feux tournants au éclats intermittents comme à l'entrée des ports de mer, ou l'éclaireront des lueurs fantastiques de leur lumière. Enfin, pour compléter le décor et en même temps pour répandre du mouvement dans le tableau, MM. Davioud et Bourdais ont eu l'heureuse idée de placer à la base de la salle de concerts un château d'eau colossal. Au sommet, un groupe statuaire représente la France accueillant les quatre parties du monde. Une nappe liquide large de près de 20 mètres constitue le départ des eaux. Elle tombe de 9 mètres de hauteur dans un premier

bassin ; vingt gradins successifs étagent le jeu des eaux. Des fontaines jaillissantes, des animaux aquatiques ajoutent à la splendeur de l'ensemble. Enfin l'eau se repose dans un dernier bassin de 50 mètres sur 70.

Le public accédera derrière la grande nappe de 9 mètres. De là, il embrassera à travers un voile liquide le panorama complet du parc et du palais du Champ-de-Mars.

Quand le vaste désert du Trocadéro sera ainsi transformé, qui se souviendra de ce qu'était cette ancienne colline de Chaillot à laquelle, vers 1825, on donna son nom actuel, celui d'un fort espagnol pris par l'armée du duc d'Angoulême, et que sur les flancs de ces hauteurs coupées à pic, Napoléon rêva un instant d'élever le palais du roi de Rome ?

MM. Davioud et Bourdais répondent que dans dix-huit mois la transformation sera accomplie. L'œuvre est considérable, mais déjà les ouvriers sont au travail ; toutes les mesures sont prises par M. Duval, l'habile directeur des travaux, pour que rien ne vienne en entraver la marche. Les maçonneries vont s'élever chaque semaine de plus d'un mètre de hauteur sur toute l'étendue des constructions. Les entrepreneurs s'y sont engagés, et deux mille ouvriers occuperont avant peu l'ensemble des chantiers.

Jamais travail semblable n'aura été accompli en si peu de temps. Pour conduire cette armée d'industriels et d'ouvriers, le directeur des travaux n'a sans doute pas la baguette du magicien des légendes, mais il a mieux, nous a-t-on dit : — il la confiance absolue de ses collaborateurs et cette puissance que donne une volonté énergique servie par une intelligence à la fois méthodique et prompte, un esprit ferme tout en ne cessant jamais d'être bienveillant.

Aussi, comme les architectes du palais du Trocadéro, nous avons aujourd'hui cette confiance que le public, ce souverain du jour, jouira de son palais des Arts le 1er mai 1878 et pourra dès lors, sous l'ombre de ses portiques, voir se dérouler devant lui ce beau panorama de la grande ville, si pittoresque et si varié, depuis les méandres de la Seine jusqu'aux palais aux silhouettes différentes, et les clochers et les dômes émergeant de l'ensemble. — *Illustration.*

Le Cardinal Antonelli. — Le cardinal Antonelli, dont la famille était bourgeoise, est né en avril 1806, de sorte qu'il avait complété sa sixième et dixième année lors de son décès. Il fut créé cardinal en 1848, peu de temps après l'accession de Pie IX au saint siège. Il fut bientôt le ministre favori du pape, et depuis 1850 jusqu'à sa mort, il ne perdit jamais la confiance du saint Père. Sa vie fut très-accidentée. En 1848, il fut témoin de l'assassinat de Rossi, ministre de la justice, et ses talents d'hommes d'état furent mis à l'épreuve dès la même année par l'insurrection qui eut lieu. Ce fut le cardinal Antonelli qui rédigea l'appel du pape aux puissances de l'Europe contre le décret de l'Assemblée Nationale romaine qui mettait de côté le pouvoir temporel, en adoptant la forme républicaine de gouvernement.

C'est par son influence que le gouvernement français envoya des troupes à Rome, pour rétablir l'autorité du pape et dissoudre l'Assemblée républicaine. C'est lui qui dressa et contresigna la bulle confirmant la hiérarchie catholique en Angleterre. De 1850 à 1859, son ministère fut en paix, mais à cette dernière époque, l'insurrection, aidée par Victor-Emmanuel, leva de nouveau l'étendard, et depuis lors jusqu'à l'emprisonnement du saint Père au Vatican, le cardinal-ministre ne goûta guère de repos.

Sa maladie fut rapide, sa mort presque subite. Il laisse une fortune considérable, et la plus belle collection d'antiquités, de bijoux, d'œuvres d'art, que possédât aucun particulier en Europe. Ces trésors sont ajoutés à ceux du musée du Vatican.

G. E. P.

CONCERT PRUME-LAVALLÉE

Nos lecteurs verront dans nos colonnes d'annonces qu'une fête musicale leur est préparée pour le 5 décembre. Nous avons la bonne fortune d'avoir parmi nous des artistes distingués, Prume, Lavallée, Jacquard.

C'est aussi un privilège que d'assister à un concert où ces talents se combinent. Il y aura donc foule, le 5 décembre, à la salle des Artistes. Ceux qui veulent avoir de bons sièges feront bien de s'y prendre d'avance.

LEGISLATURE PROVINCIALE

Les séances de la semaine dernière ont été singulièrement dépourvues d'intérêt. Les mesures n'avancent que lentement, et le gouvernement met le blâme du délai sur le dos des imprimeurs, qui, paraît-il, ne sont pas en mesure de tenir tête à l'ouvrage qui leur est confié. Une grande partie de lundi après-midi s'est passée en explications à ce sujet.

Mardi, l'hon. M. Angers introduit un bill pour autoriser la consolidation des statuts de la province de Québec, et un bill pour amender la loi relative à la cour supérieure.

L'hon. procureur-général dit que chacun était à même de se rendre compte que l'administration de la justice n'était pas aussi efficace qu'on pouvait le désirer. Les juges sont en nombre suffisant, mais dans certains districts ils n'ont que peu de causes à décider, tandis que dans d'autres ils sont accablés par l'ouvrage ; l'intention du gouvernement n'est pas de priver les districts de leurs juges, mais au contraire de leur en donner deux ou trois lorsque la multiplicité des affaires l'exigera. Ce bill a surtout pour effet de permettre au juge-en-chef d'envoyer dans les districts où il y a un grand nombre de causes à décider, un ou deux juges, et dans d'autres divisions judiciaires en leur donnant le pouvoir d'exiger un paiement.

Le gouvernement n'ignore pas qu'il y a certains délais qui doivent être abrogés ; la Chambre aura le loisir de présenter ses suggestions lors de la seconde lecture de cette mesure.

L'Orateur fit savoir à la Chambre que l'an dernier l'hon. M. Fortin, son prédécesseur, s'était mis en rapport avec le gouvernement français pour lui demander d'échanger les documents officiels de la République française avec ceux de la province de Québec. M. le duc de Cazes a accueilli favorablement cette demande, et a fait envoyer immédiatement cinq caisses de rapports et brochures divers à la législature de Québec.

Le greffier fait lecture de la lettre du duc de Cazes accompagnant cet envoi.

L'hon. M. Angers dit qu'il avait la conviction que la Chambre verrait avec plaisir cette lettre figurer dans ses votes et délibérations. L'échange de ces documents doit profiter beaucoup au Canada, car il attirera l'attention du commerce français sur notre marché de bois et nos ateliers de construction navale, et il enrichira la bibliothèque de statistiques précieuses. Je pense que la démarche entreprise par l'hon. M. Fortin lui donne droit aux remerciements de la Chambre et de la province.

Mercredi, l'hon. M. Chapleau présente une série de résolutions relatives à la réorganisation du service civil ; et l'hon. M. Angers propose une mesure ayant pour but d'accorder une pension aux anciens serviteurs publics qui se retirent du service. Ces deux mesures sont très-importantes, et paraissent avoir été élaborées avec beaucoup de soin.

Un point de la mesure établissant un fonds de retraite mérite une mention spéciale : c'est celui qui pourvoit, non-seulement aux besoins de l'invalidé et du vieillard, mais encore au soutien de la veuve et des orphelins, jusqu'à ce que ceux-ci soient d'âge à pourvoir eux-mêmes au maintien de la famille. Cette idée est juste, et fait honneur au gouvernement.

Pendant la séance de jeudi, l'hon. M. Angers déclara à la Chambre que l'intention du gouvernement est de voter \$75,000 pour la construction du nouveau palais de justice à Québec, cette somme devant être prise sur le fonds consolidé de la province et remboursé au moyen d'une taxe sur les procédures, comme la chose a été pratiquée à Montréal.

L'hon. procureur-général fait motion pour la réception du rapport du comité de toute la Chambre sur les résolutions concernant l'établissement d'un fonds de retraite en faveur de certains employés publics et de leurs familles.

En faisant cette motion, l'hon. M. Angers fait remarquer que le gouvernement ne peut se rendre au désir de certains députés qui veulent inclure dans ce bill les employés des greffes de Québec et de Montréal. Cela détruirait l'efficacité de la mesure, car la province n'est pas en état de contribuer pour plus d'un quart au fonds de retraite.

La motion est adoptée.

L'hon. procureur-général présente un bill basé sur les résolutions.

Dans la séance de vendredi, M. Taillon présente une pétition des Seigneurs de la Providence demandant l'autorisation d'exercer certaines industries.

Nous espérons que nos législateurs, éclairés par les témoignages résumés par le juge Mackay dans la cause de Kerry Watson et Cie., contre les Seigneurs de la Providence, et renvoyés

avec dépens, mettra ces bonnes sœurs en mesure de poursuivre sans entraves les industries par lesquelles elles soutiennent leurs œuvres de charité.

L'hon. M. Angers fait motion que la Chambre se forme en comité général sur les résolutions suivantes :

1^o. Résolu : Que le Lieutenant-Gouverneur en Conseil soit autorisé à prendre sur le fonds consolidé de la province, une somme de \$75,000 et à l'employer à la reconstruction du palais de justice de la cité de Québec ;

2^o. Résolu : Que pour rembourser au trésor de la province la somme employée à la reconstruction du nouveau palais de justice, il sera loisible au lieutenant-gouverneur en conseil d'imposer, avec faculté de le modifier de temps à autre, un droit additionnel sur les procédures, procès, documents quelconques qu'il jugera à propos, faits aux divers greffes des tribunaux siégeant au palais de justice dans la cité de Québec ou produits devant ces tribunaux ;

3^o. Résolu : Que le droit mentionné dans la résolution précédente fera partie du fonds consolidé du revenu de la province et sera perçu de la même manière que les autres droits judiciaires déjà payables à la couronne ;

4^o. Résolu : Qu'il sera tenu un compte distinct des sommes perçues en vertu des présentes résolutions ;

5^o. Résolu : Que, après que les deniers provenant de ce droit auront, au rapport de l'auditeur des comptes publics de la province, atteint le montant de la somme à rembourser au trésor, le lieutenant-gouverneur en conseil révoquera tout ordre en vertu duquel ce droit sera perçu ;

6^o. Résolu : Que les ordres en conseil, émis en vertu de ces résolutions, auront force de loi quinze jours après leur publication dans la *Gazette officielle* de Québec.

Adopté.

Les résolutions sont passées en comité, et le bill leur donnant effet, lu une première fois.

Le bill autorisant la refonte des statuts généraux de la province de Québec est passé en comité, ainsi que le bill pour amender la loi concernant la Cour Supérieure.

Le bill pour consolider et amender les lois de la chasse est lu une seconde fois et renvoyé à un comité spécial.

Après de nombreuses questions et réponses, la Chambre est ajournée.

NOUVELLES GÉNÉRALES

Québec, 18, nov.—Un nommé Neville a essayé de se suicider hier, en se coupant la gorge avec un rasoir. Il s'est fait une entaille dans le larynx, mais grâce à l'assistance d'un chirurgien, il est maintenant hors de danger.

—Le steamer d'hiver *Northern Light* a fait un voyage hier, jusqu'à l'île aux Reaux. Il a fait le voyage, aller et retour, 54 milles, en 4 heures.

Il doit aller à l'île du Prince-Edouard la semaine prochaine. Les engins fonctionnent à merveille.

Washington, 19.—Plusieurs membres du Congrès ont l'intention de proposer un bill pour amender la constitution des États-Unis, dans le but d'obvier aux difficultés et aux dangers inhérents au système actuel pour l'élection du président.

Londres, 20.—Une dépêche spéciale de Constantinople à l'Agence Reuth, datée de samedi dernier, dit : « Le conseil extraordinaire aujourd'hui a décidé d'accepter la conférence. »

On dit que Midhad Pacha et Savafet Pacha seront les plénipotentiaires turcs.

—Une dépêche de Berlin au *Standard* dit que la police russe prétend avoir découvert une conspiration dans la Pologne.

—L'évêque catholique romain de Lettomierz, dans la province de Volhynia, a été arrêté et incarcéré à Moscou.

—Plusieurs curés polonais ont été emprisonnés à Varsovie.

—Tous les armuriers ont été soumis à des réglemens sévères.

Paris, 20.—Une dépêche de Pesth au *Times* assure que la Russie est déterminée à la guerre. On rapporte qu'au conseil des ministres, présidé par l'empereur, samedi soir, on a résolu d'envahir la Turquie, si les Turcs se sont rendus coupables de la moindre infraction aux conditions de l'armistice.

Saint-Petersbourg, 20.—On assure qu'un parc d'artillerie de siège, consistant en 92 canons, doit être formé à Chotyń, sur la rivière Dneister.

En même temps que ces préparatifs, on fait des efforts pour exciter l'enthousiasme national, et tous les jours, la censure permet aux journaux russes de publier de longs articles belliqueux.

—Le *Post* de Berlin dit que la Russie doit mettre l'embargo sur tous les navires anglais dans ses ports s'il y a déclaration de guerre.

—Le correspondant du *Daily Telegraph* à Paris dit qu'il est informé que la Russie insistera, comme condition indispensable, sur une conférence préliminaire qui sera tenue sans la participation de la Turquie, jusqu'à ce que les puissances se soient accordées sur un programme sur lequel la Porte sera appelée à se prononcer d'une manière définitive.

New-York, 23.—La frégate *Franklin*, ayant à bord Boss Tweed, est arrivée. Il a débarqué cette après-midi au pied de Grand street North,

River. Le shérif Connor l'a conduit en voiture jusqu'à la prison de la rue Ludlow. Il a été écroué et il n'est permis à personne de lui parler. Toutes les précautions ont été prises pour l'empêcher de s'évader.

Versailles, 24.—A la chambre des députés, la présentation du budget des cultes a donné lieu à une vive discussion. Le prince Napoléon, qui parlait pour la première fois depuis son élection, a fait une longue diatribe contre le clergé et secondé une motion de réduction du budget des cultes. Les députés catholiques ont protesté contre la violence de ce discours. M. Keller, légitimiste, a déclaré que l'empire était responsable de la perte de l'Alsace et de la Lorraine. Il s'en est suivi de violentes récriminations entre les députés catholiques et les bonapartistes. Gambetta étant intervenu pour mentionner le décret abolissant l'empire, M. de Lambert, bonapartiste zélé, s'est levé en criant : « Vive l'empereur ! » Le calme s'étant rétabli, M. de Lambert a été formellement censuré. Une autre scène violente a éclaté lorsque Gambetta s'est levé pour blâmer le fanatisme de « cette Espagne que l'on avait faite impératrice. »

DIEU

Les hommes naissent et meurent, ils se succèdent les uns aux autres ; Dieu n'est point né, et il ne meurt point, il subsiste toujours.

Les hommes sont faibles et s'associent entre eux pour faire leurs travaux, ils ont besoin d'être plusieurs ; Dieu n'a besoin du secours de personne, et il peut être seul. En effet, il n'y a qu'un seul Dieu.

On demandait à un enfant : Pourquoi vous semble-t-il qu'il ne puisse y avoir qu'un seul Dieu, quand vous voyez pourtant dans le ciel tant d'étoiles, sur la terre tant d'hommes, tant d'êtres de chaque espèce ? « Parce que, répondit-il, Dieu remplit tout l'univers, et il n'y a pas place pour un autre. »

Oui, Dieu remplit tout l'univers et il n'y a pas place pour un autre. Tout ce qui existe, existe par lui et par lui seul ; tout ce qui arrive est gouverné par sa puissance, par sa sagesse, par sa justice, par sa bonté. Il en a été ainsi dès le commencement du monde ; il en sera ainsi à toujours : l'Éternel est celui qui est Dieu, et il n'y en a point d'autre.

MONTANDON.

—On remarque depuis quelques jours, exposé dans les vitrines des manufactures françaises d'ornements d'église, 220, rue Notre-Dame, un magnifique drapeau tricolore tout en soie avec franges d'or fort riches. Sur un côté l'inscription suivante : *Société Française de Secours Mutuels de Montréal*. Cette inscription est entourée d'une très-jolie guirlande de feuilles de chêne et de laurier, d'un goût et d'une exécution irréprochables. Sur le revers se détachent admirablement bien les mots *République Française*. Les lettres sont artistiquement faites. Ce drapeau, destiné à la Société Française de Secours Mutuels de Montréal, a été offert en cadeau par un de ses membres les plus zélés, M. Antoine Réséda, restaurateur de cette ville, à qui appartient l'idée de l'œuvre. M. Réséda mérite beaucoup de la part de ses co-sociétaires, pour la libéralité dont il a fait preuve. La bandoulière, qui servira à porter le drapeau, est toute de fil d'argent, artistement tressé par M. Chazot qui, lui aussi, a fait cadeau de son travail à la Société dont il est un des membres les plus actifs.

—On annonce à Québec que le lieutenant-gouverneur Caron est assez rétabli pour sortir en voiture. On espère le voir reprendre sa charge officielle le 1er décembre.

—Nous sommes heureux d'apprendre que la santé du juge Rainville se rétablit également, et qu'il s'attend à reprendre sous peu sa place sur le banc.

—Il s'est pratiqué de curieuses fraudes électorales dans certains Etats du sud de l'Union américaine où les radicaux avaient le pouvoir en main.

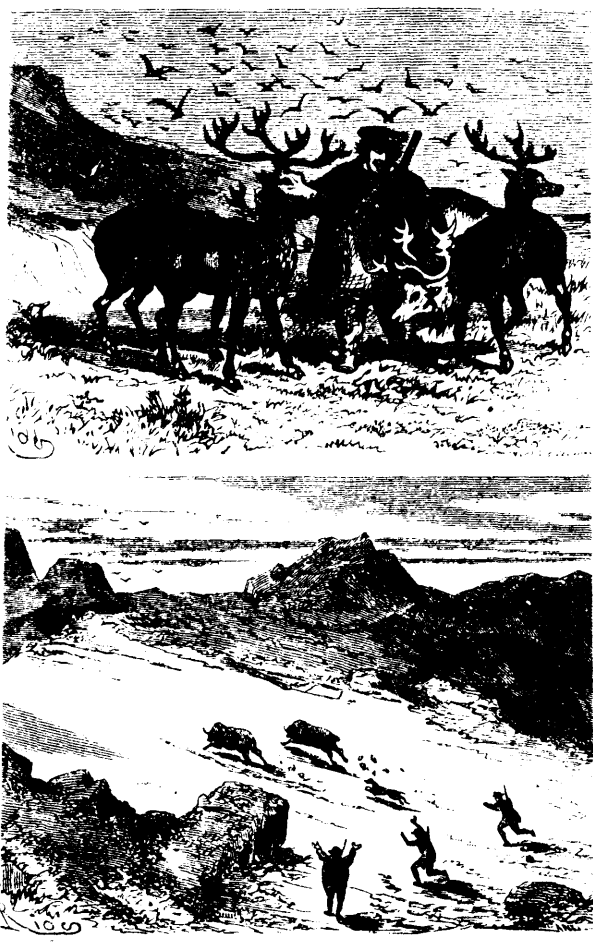
A Monticella, Floride, par exemple, 600 votes ont été enregistrés de plus qu'il n'y avait d'électeurs d'inscrits.

Dans le comté de Duval, même Etat, on a fait sortir de prison 23 nègres pour les faire voter pour MM. Hayes et Wheeler, candidats républicains.

Dans celui d'Alachua, on a fait voter 32 femmes nègresses habillées en hommes.

—Le jugement du juge Routhier dans la contestation de l'élection de Charlevoix est un document très-volumineux. Il y a 100 pages de papier « foolscap. »

UNE MORT TERRIBLE.—M. Jas. J. Ryan, un des plus anciens résidents de Huntington, et pendant vingt ans greffier du Township et greffier de la 7^{ème} Cour de Division, est mort sous de bien tristes circonstances. M. Ryan avec un compagnon étaient à ébouillanter des porcs lorsqu'il tomba dans un chaudron à potasse plein d'eau bouillante. Son compagnon avait presque réussi à le sortir, mais comme le défunt était un homme très-pesant et son compagnon ne pouvait le retenir, son poids l'entraîna de nouveau ; il retomba à la renverse et toute sa personne, la tête exceptée, fut immergée dans l'eau bouillante. Le malheureux est mort huit heures après. M. Ryan était âgé d'environ 70 à 75 ans.



GRAVURES QUI ACCOMPAGNENT LE TEXTE DES "AVENTURES DU CAPITAINE HATTERAS"

AVENTURES
DU
CAPITAINE HATTERAS

PAR JULES VERNE

SECONDE PARTIE
LE DÉSERT DE GLACE

CHAPITRE XVI. — L'ARCADIE BORÉALE

Le 29 mai, pour la première fois, le soleil ne se coucha pas ; son disque vint raser le bord de l'horizon, l'éfleura à peine et se releva aussitôt ; on entra dans la période des jours de vingt-quatre heures. Le lendemain, l'astre radieux parut entouré d'un halo magnifique, cercle lumineux brillant de toutes les couleurs du prisme ; l'apparition très-fréquente de ces phénomènes attirait toujours l'attention du docteur ; il n'oubliait jamais d'en noter la date, les dimensions et l'apparence ; celui qu'il observa ce jour-là présentait, par sa force elliptique, des dispositions encore peu connues.

Bientôt toute la gent criarde des oiseaux reparut ; des bandes d'outardes, des troupes d'oies du Canada, venant des contrées lointaines de la

Floride ou de l'Arkansas, filaient vers le nord avec une étonnante rapidité et ramenaient le printemps sous leurs ailes. Le docteur put en abattre quelques-unes, ainsi que trois ou quatre grues précoces et même une cigogne solitaire.

Cependant les neiges fondaient de toutes parts, sous l'action du soleil ; l'eau salée, répandue sur les ice-fields par les crevasses et les trous de phoque, en hâta la décomposition ; mélangée à l'eau de mer, la glace formait une sorte de pâte sale à laquelle les navigateurs arctiques donnent le nom de "slush." De larges mares s'établissaient sur les terres qui avoisinaient la baie, et le sol débarrassé semblait pousser comme une production du printemps boréal.

Le docteur reprit alors ses plantations ; les graines ne lui manquaient pas ; d'ailleurs il fut surpris de voir une sorte d'oseille poindre naturellement entre les pierres desséchées, et il admirait cette force créatrice de la nature qui demande si peu pour se manifester. Il sema du cresson, dont les jeunes pousses, trois semaines plus tard, avaient déjà près de dix lignes de longueur.

Les bruyères aussi commencèrent à montrer timidement leurs petites fleurs d'un rose incertain et presque décoloré, d'un rose dans lequel une main inhabile eût mis trop d'eau. En somme, la flore de la Nouvelle-Amérique laissait à désirer ; cependant cette rare et craintive végétation faisait plaisir à voir ; c'était tout ce que pouvaient donner des rayons affaiblis du soleil, dernier souvenir de la Providence qui n'avait pas complètement oublié ces contrées lointaines.

Enfin il se mit à faire véritablement chaud ; le 15 juin, le docteur constata que le thermomètre marquait cinquante-sept degrés au-dessus de zéro (+14° centig.) ; il ne voulait pas en croire ses yeux, mais il lui fallut se rendre à l'évidence ; le pays se transformait ; des cascades innombrables et bruyantes tombaient de tous les sommets caressés du soleil ; la glace se disloquait, et la grande question de la mer libre allait enfin se décider. L'air était rempli du bruit des avalanches qui se précipitaient du haut des collines dans le fond des ravins, et les craquements de l'ice-field produisaient un fracas assourdissant.

On fit une excursion jusqu'à l'île Johnson ; ce n'était réellement qu'un îlot sans importance, aride et désert ; mais le vieux maître d'équipage ne fut pas moins enchanté d'avoir donné son nom à ces quelques rochers perdus en mer. Il voulut même graver son nom sur un roc élevé, et pensa se rompre le cou.

Hatteras, pendant ses promenades, avait soigneusement reconnu les terres jusqu'au delà du cap Washington ; la fonte des neiges modifiait

sensiblement la contrée ; des ravins et des crevasses apparaissaient là où le vaste tapis blanc de l'hiver semblait recouvrir des plaines uniformes.

La maison et les magasins menaçaient de se dissoudre et il fallait souvent les remettre en bon état ; heureusement, les températures de cinquante-sept degrés sont rares sous ces latitudes, et leur moyenne est à peine supérieure au point de congélation.

Vers le 15 du mois de juin, la chaloupe était déjà fort avancée et prenait bonne tournure. Tandis que Bell et Johnson travaillaient à sa construction, quelques grandes chasses furent tentées qui réussirent bien. On parvint à tuer des rennes ; ces animaux sont très-difficiles à approcher ; cependant Altamont mit à profit la méthode des Indiens de son pays ; il rampa sur le sol en disposant son fusil et ses bras de manière à figurer les cornes de l'un de ces timides quadrupèdes, et de cette façon, arrivé à bonne portée, il put les frapper à coup sûr.

Mais le gibier par excellence, le bœuf musqué, dont Parry trouva de nombreux troupeaux à l'île Melville, ne paraissait pas hanter les rivages de la baie Victoria. Une excursion lointaine fut donc résolue, autant pour chasser ce précieux animal que pour reconnaître les terres orientales. Hatteras ne se proposait pas de remonter au pôle par cette partie du continent.

mais le docteur n'était pas fâché de prendre une idée générale du pays. On se décida donc à faire une pointe dans l'est du Fort-Providence. Altamont comptait pour chasser. Duk fut naturellement de la partie.

Donc, le lundi 17 juin, par un joli temps, le thermomètre marquant quarante-et-un degrés (+ 50 centigr.) dans une atmosphère tranquille et pure, les trois chasseurs, armés chacun d'un fusil à deux coups, de la hachette, du couteau à neige, et suivis de Duk, quittèrent Doctor's-House à six heures du matin; ils étaient équipés pour une excursion qui pouvait durer deux ou trois jours; ils emportaient des provisions en conséquence.

A huit heures du matin, Hatteras et ses deux compagnons avaient franchi une distance de sept milles environ. Pas un être vivant n'était encore venu solliciter un coup de fusil de leur part, et leur chasse menaçait de tourner à l'excursion.

Ce pays nouveau offrait de vastes plaines qui se perdaient au delà des limites du regard; des ruisseaux nés d'hier les sillonnaient en grand nombre, et de vastes mares, immobiles comme des étangs, miroitaient sous l'implacable éclat du soleil. Les couches de glace dissoute livraient au pied un sol appartenant à la grande division des terrains sédimentaires dus à l'action des eaux, et si largement étendus à la surface du globe.

On voyait cependant quelques blocs erratiques d'une nature fort étrangère au sol qu'ils recouvraient, et dont la présence s'expliquait difficilement; mais les schistes ardoisés, les divers produits des terrains calcaires, se rencontraient en abondance, et surtout des espèces de cristaux curieux, transparents, incolores, et doués de la réfraction particulière au spath d'Islande.

Mais, bien qu'il ne chassât pas, le docteur n'avait pas le temps de faire le géologue; il ne pouvait être savant qu'un pas de course, car ses compagnons marchaient rapidement. Cependant il étudiait le terrain, et il causait le plus possible, car, sans lui, un silence absolu eût régné dans la petite troupe. Altamont n'avait aucune envie de parler au capitaine, qui ne désirait pas lui répondre.

Vers dix heures du matin, les chasseurs s'étaient avancés d'une douzaine de milles dans l'est; la mer se cachait au-dessous de l'horizon; le docteur proposa une halte pour déjeuner. Ce repas fut pris rapidement; au bout d'une demi-heure, la marche recommença.

Le sol s'abaissait alors par des rampes douces; certaines plaques de neige conservées, soit par l'exposition, soit par la déclivité des rocs, lui donnaient une apparence moutonneuse; on eût dit des vagues déferlant en pleine mer par une forte brise.

La contrée présentait toujours des plaines sans végétation que pas un être animé ne paraissait jamais avoir fréquentées.

— Décidément, dit Altamont au docteur, nous ne sommes pas heureux dans nos chasses; je conviens que le pays offre peu de ressources aux animaux; mais le gibier des terres boréales n'a pas le droit d'être difficile, et il aurait pu se montrer plus complaisant.

— Ne nous désespérons pas, répondit le docteur; la saison d'été commence à peine, et si Parry a rencontré tant d'animaux divers à l'île Melville, il n'y a aucune raison pour n'en pas trouver ici.

— Cependant nous sommes plus au nord, répondit Hatteras.

— Sans doute, mais le nord n'est qu'un mot dans cette question; c'est le pôle du froid qu'il faut considérer, c'est-à-dire cette immensité glaciale au milieu de laquelle nous avons hiverné avec le *Forveard*; or, à mesure que nous montons, nous nous éloignons de la partie la plus froide du globe; nous devons donc trouver au delà de ce que Parry, Ross et d'autres navigateurs rencontrèrent en deçà.

— Enfin, fit Altamont avec un soupir de regret, jusqu'ici nous faisons plutôt métier de voyageurs que de chasseurs!

— Patience, répondit le docteur, le pays tend à changer peu à peu, et je serai bien étonné si le gibier nous manque dans les ravins où la végétation aura trouvé moyen de se glisser.

— Il faut avouer, répliqua l'Américain, que nous traversons une contrée bien inhabitable et bien inhabitable!

— Oh! inhabitable, c'est un gros mot, répartit le docteur; je ne crois pas aux contrées inhabitables; l'homme, à force de sacrifices, en usant génération sur génération, et avec toutes les ressources de la science agricole, finirait par fertiliser un pareil pays!

— Vous pensez? fit Altamont.

— Sans doute! si vous alliez aux contrées célestes des premiers jours du monde, aux lieux où fut Thèbes, où fut Ninive, où fut Babylone, dans ces vallées fertiles de nos pères, il vous semblerait impossible que l'homme y eût jamais pu vivre, et l'atmosphère même s'y est viciée depuis la disparition des créatures humaines. C'est la loi générale de la nature qui rend insalubres et stériles les contrées où nous ne vivons pas comme celles où nous ne vivons plus. Sachez-le bien, c'est l'homme qui fait lui-même son pays, par sa présence, par ses habitudes, par son industrie, je dirai plus, par son haleine; il modifie peu à peu les exhalaisons du sol et les conditions atmosphériques, et il assainit par cela même qu'il respire! Donc, qu'il existe des lieux inhabités, d'accord, mais inhabitables, jamais!

En causant ainsi, les chasseurs, devenus naturalistes, marchaient toujours, et ils arrivèrent à une sorte de vallon, largement découvert, au fond duquel serpentait une rivière à peu près dégelée; son exposition au midi avait déterminé sur ses bords et à mi-côte une certaine végéta-

tion. Le sol y montrait une véritable envie de se fertiliser; avec quelques pouces de terre végétale, il n'eût pas demandé mieux que de produire. Le docteur fit observer ces tendances manifestes.

— Voyez, dit-il, quelques colons entreprenants ne pourraient-ils, à la rigueur, s'établir dans cette ravine? Avec de l'industrie et de la persévérance, ils en feraient tout autre chose, non pas les campagnes des zones tempérées, je ne dis pas cela, mais enfin un pays présentable. Eh! si je ne me trompe, voilà même quelques habitants à quatre pattes! Les gaillards connaissent les bons endroits.

— Ma foi, ce sont des lièvres polaires, s'écria Altamont, en armant son fusil.

— Attendez, s'écria le docteur, attendez, chasseur enragé! Ces pauvres animaux ne songent guère à fuir! Voyons, laissez-les faire; ils viennent à nous!

En effet, trois ou quatre jeunes lièvres, gambadant parmi les petites bruyères et les mousses nouvelles, s'avançaient vers ces trois hommes dont ils ne paraissaient pas redouter la présence; ils accouraient avec de jolis airs naïfs, qui ne parvenaient guère à désarmer Altamont.

Bientôt, ils furent entre les jambes du docteur, et celui-ci les caressa de la main en disant:

— Pourquoi des coups de fusil à qui vient chercher des caresses? La mort de ces petites bêtes nous est bien inutile!

— Vous avez raison, docteur, répondit Hatteras; il faut leur laisser la vie.

— Et à ces ptarmigans qui volent vers nous! s'écria Altamont, à ces chevaliers qui s'avancent gravement sur leurs longues échasses!

Toute une gento emplumée venait au-devant des chasseurs, ne soupçonnant pas ce péril que la présence du docteur venait de conjurer. Duk lui-même se contentait, demeurait en admiration.

C'était un spectacle curieux et touchant que celui de ces jolis animaux qui couraient, bondissaient et voltigeaient sans défiance; ils se posaient sur les épaules du bon Clawbonny; ils se couchaient à ses pieds; ils s'offraient d'eux-mêmes à ces caresses inaccoutumées; ils semblaient faire de leur mieux pour recevoir chez eux ces hôtes inconnus; les oiseaux nombreux, poussant de joyeux cris, s'appelaient l'un l'autre, et il en venait de divers points de la ravine; le docteur ressemblait à un charmeur véritable. Les chasseurs continuèrent leur chemin en remontant les berges humides du ruisseau, suivis par cette bande familière, et, à un tournant du vallon, ils aperçurent un troupeau de huit ou dix rennes qui broutaient quelques lichens à demi enterrés sous la neige, animaux charmants à voir, gracieux et tranquilles, avec ces andouillers dentelés que la femelle portait aussi fièrement que le mâle; leur pelage, d'apparence laineuse, abandonnait déjà la blancheur hivernale pour la couleur brune et grisâtre de l'été; ils ne paraissaient ni plus ni moins effrayés ni moins apprivoisés que les lièvres ou les oiseaux de cette contrée paisible. Telles durent être les relations du premier homme avec les premiers animaux; au jeune âge du monde.

Les chasseurs arrivèrent au milieu du troupeau sans que celui-ci eût fait un pas pour fuir; cette fois, le docteur eut beaucoup de peine à contenir les instincts d'Altamont; l'Américain ne pouvait voir tranquillement ce magnifique gibier sans qu'une ivresse de sang lui montât au cerveau. Hatteras regardait d'un air ému ces douces bêtes qui venaient froter leurs naseaux sur les vêtements du docteur, l'ami de tous les êtres animés.

— Mais enfin, disait Altamont, est-ce que nous ne sommes pas venus ici pour chasser?

— Pour chasser le bœuf musqué, répondait Clawbonny, et pas autre chose! Nous ne saurions que faire de ce gibier; nos provisions sont insuffisantes; laissez-nous donc jouir de ce spectacle touchant de l'homme se mêlant aux ébats de ces paisibles animaux et ne leur inspirant aucune crainte.

— Cela prouve qu'ils ne l'ont jamais vu, dit Hatteras.

— Evidemment, répondit le docteur, et de cette observation on peut tirer la remarque suivante: c'est que ces animaux ne sont pas d'origine américaine.

— Et pourquoi cela? dit Altamont.

— S'ils étaient nés sur les terres de l'Amérique septentrionale, ils sauraient ce qu'on doit penser de ce mammifère bipède et bimane qu'on appelle l'homme, et, à notre vue, ils n'auraient pas manqué de s'enfuir! Non, il est probable qu'ils sont venus du nord, qu'ils sont originaires de ces contrées inconnues de l'Asie dont nos semblables ne se sont jamais approchés, et qu'ils ont traversé les continents voisins du pôle. Ainsi, Altamont, vous n'avez pas le droit de les réclamer pour des compatriotes.

— On! répondit Altamont, un chasseur n'y regarde pas de si près, et le gibier est toujours du pays de celui qui le tue!

— Allons, calmez-vous, mon brave Nemrod! pour mon compte, je renoncerais à tirer un coup de fusil de ma vie, plutôt que de jeter l'effroi parmi cette charmante population. Voyez! Duk lui-même fraternise avec ces jolies bêtes. Croyez-moi, restons bons, quand cela se peut! La bonté est une force!

— Bien, bien, répondit Altamont, qui comprenait peu cette sensibilité, mais je voudrais vous voir avec votre bonté pour toute arme au milieu d'une bande d'ours ou de loups!

— Oh! je ne prétends point charmer les bêtes féroces, répondit le docteur; je crois peu aux enchantements d'Orphée; d'ailleurs, les ours et les loups ne viendraient pas à nous comme ces lièvres, ces perdrix et ces rennes.

— Pourquoi pas, répondit Altamont, s'ils n'avaient jamais vu d'hommes?

— Parce que ces animaux-là sont naturellement féroces, et que la féroce, comme la méchanceté, engendre le soupçon; c'est une remarque que les observateurs ont pu faire sur l'homme aussi bien que sur les animaux. Qui dit méchant dit méfiant, et la crainte est facile à ceux-là qui peuvent l'inspirer.

Cette petite leçon de philosophie naturelle termina l'entretien.

Toute cette journée se passa dans cette ravine que le docteur voulut appeler l'Arcadie-Boréale, à quoi ses compagnons ne s'opposèrent nullement, et, le soir venu, après un repas qui n'avait coûté la vie à aucun des habitants de cette contrée, les trois chasseurs s'endormirent dans le creux d'un rocher disposé tout exprès pour leur offrir un confortable abri.

CHAPITRE XVII. — LA REVANCHE D'ALTAMONT

Le lendemain, le docteur et ses compagnons se réveillèrent après une nuit passée dans la plus parfaite tranquillité. Le froid, sans être vif, les avait un peu piqués aux approches du matin; mais, bien couverts, ils avaient dormi profondément sous la garde des animaux paisibles.

Le temps se maintenant au beau, ils résolurent de consacrer encore cette journée à la reconnaissance du pays et à la recherche des bœufs musqués. Il fallait bien donner à Altamont la possibilité de chasser un peu, et il fut décidé que, quand ces bœufs seraient les animaux les plus naïfs du monde, il aurait le droit de les tirer. D'ailleurs, leur chair, quoique fortement imprégnée de muse, fait un aliment savoureux, et les chasseurs se réjouissaient de rapporter au Fort-Providence quelques morceaux de cette viande fraîche et réconfortante.

Le voyage n'offrit aucune particularité pendant les premières heures de la matinée; le pays, dans le nord-est, commençait à changer de physionomie; quelques ressauts de terrain, premières ondulations d'une contrée moutonneuse, faisaient présager un sol nouveau. Cette terre de la Nouvelle-Amérique, si elle ne formait pas un continent, devait être au moins une île importante; d'ailleurs, il n'était pas question de vérifier ce point géographique.

Duk courait au loin, et il tomba bientôt en arrêt sur des traces qui appartenaient à un troupeau de bœufs musqués; il prit alors les devants avec une extrême rapidité, et ne tarda pas à disparaître aux yeux des chasseurs.

Ceux-ci se guidèrent sur ses aboiements clairs et distincts, dont la précipitation leur apprit que le fidèle chien avait enfin découvert l'objet de leur convoitise.

Ils s'élançèrent en avant, et, après une heure et demie de marche, ils le trouvèrent en présence de deux animaux d'assez forte taille et d'un aspect véritablement redoutable; ces singuliers quadrupèdes paraissaient étonnés des attaques de Duk, sans s'en effrayer d'ailleurs; ils broutaient une sorte de mousse rose qui veloutait le sol dépourvu de neige. Le docteur les reconnut facilement à leur taille moyenne, à leurs cornes très-élargies et soudées à leur base, à cette curieuse absence de muflle, à leur chanfrein busqué comme celui du mouton et à leur queue très-courte: l'ensemble de cette structure leur fit donner, par les naturalistes, le nom « d'ovibos », mot composé qui rappelle les deux natures d'animaux dont ils tiennent. Une bourre de poils épaisse et longue, et une sorte de soie brune et fine formaient leur pelage.

A la vue des chasseurs, les deux animaux ne tardèrent pas à prendre la fuite, et ceux-ci les poursuivirent à toutes jambes.

Mais les atteindre était difficile à des gens qu'une course soit-nue d'une demi-heure essouffait complètement. Hatteras et ses compagnons s'arrêtèrent.

— Diable! fit Altamont.

— Diable est le mot, répondit le docteur, dès qu'il put reprendre haleine. Je vous donne ces ruminants-là pour des Américains, et ils ne paraissent pas avoir de vos compatriotes une idée très-avantageuse.

— Cela prouve que nous sommes de bons chasseurs, répondit Altamont.

Cependant les bœufs musqués, ne se voyant plus poursuivis, s'arrêtèrent dans une posture d'étonnement. Il devenait évident qu'on ne les forcerait pas à la course; il fallut donc chercher à les cerner; le plateau qu'ils occupaient alors se prêtait à cette manœuvre. Les chasseurs, laissant Duk harceler ces animaux, descendirent par les ravines avoisinantes, de manière à tourner le plateau. Altamont et le docteur se cachèrent à l'une de ces extrémités derrière des saillies de roc, tandis qu'Hatteras, en remontant à l'improviste par l'extrémité opposée, devait les rabattre sur eux.

Au bout d'une demi-heure, chacun avait gagné son poste.

— Vous ne vous opposez pas cette fois à ce qu'on rejoigne ces quadrupèdes à coups de fusil? dit Altamont.

— Non! c'est de bonne guerre, répondit le docteur, qui, malgré sa douceur naturelle, était chasseur au fond de l'âme.

Ils causaient ainsi, quand ils virent les bœufs musqués s'ébranler, Duk à leurs talons; plus loin, Hatteras, poussant de grands cris, les chassa du côté du docteur et de l'Américain, qui s'élançèrent bientôt au-devant de cette magnifique proie.

Ansité, les bœufs s'arrêtèrent, et, moins effrayés de la vue d'un seul ennemi, ils revinrent sur Hatteras; celui-ci les attendit de pied ferme, concha en joue le plus rapproché des deux quadrupèdes, fit feu, sans que sa balle, frappant l'animal en plein front, parvint à en-

raier sa marche. Le second coup de fusil d'Hatteras ne produisit d'autre effet que de rendre ces bêtes furieuses; elles se jetèrent sur le chasseur désarmé et le renversèrent en un instant.

— Il est perdu, s'écria le docteur. Au moment où Clawbonny prononça ces paroles avec l'accent du désespoir, Altamont fit un pas en avant pour voler au secours d'Hatteras; puis il s'arrêta, luttant contre lui-même et contre ses préjugés.

— Non! s'écria-t-il, ce serait une lâcheté! Il s'élança vers le théâtre du combat avec Clawbonny.

Son hésitation n'avait pas duré une demi-seconde. Mais si le docteur vit ce qui se passait dans l'âme de l'Américain, Hatteras le comprit, lui qui se fut laissé tuer plutôt que d'implorer l'intervention de son rival. Toutefois, il eut à peine le temps de s'en rendre compte, car Altamont apparut près de lui.

Hatteras, renversé à terre, essayait de parer les coups de cornes et les coups de pieds des deux animaux; mais il ne pouvait prolonger longtemps une pareille lutte.

Il allait inévitablement être mis en pièces, quand deux coups de feu retentirent; Hatteras sentit les balles lui casser la tête.

— Hardi! s'écria Altamont, qui, rejetant loin de lui son fusil déchargé, se précipita sur les animaux irrités.

L'un des bœufs, frappé au cœur, tomba foudroyé; l'autre, au comble de la fureur, allait évaluer le malheureux capitaine, lorsque Altamont, se présentant face à lui, plongea entre ses mâchoires ouvertes sa main armée du couteau à neige; de l'autre, il lui fendit la tête d'un terrible coup de hache.

Cela fut fait avec une rapidité merveilleuse, et un éclair eût illuminé toute cette scène. Le second bœuf se courba sur ses jarrets et tomba mort.

— Hurrah! hurrah! s'écria Clawbonny.

Hatteras était sauvé. Il devait donc la vie à l'homme qu'il détestait le plus au monde! Que se passe-t-il dans son âme en cet instant! Quel mouvement humain s'y produisit qu'il ne put maîtriser?

C'est là l'un de ces secrets du cœur qui échappent à toute analyse.

Quoi qu'il en soit, Hatteras, sans hésiter, s'avança vers son rival et lui dit d'une voix grave:

— Vous m'avez sauvé la vie, Altamont. — Vous aviez sauvé la mienne, répondit l'Américain.

Il y eut un moment de silence; puis Altamont ajouta:

— Nous sommes quittes! Hatteras.

— Non, Altamont, répondit le capitaine; lorsque le docteur vous a retiré de votre tombeau de glace, j'ignorais qui vous étiez, et vous m'avez sauvé au péril de vos jours, sachant qui je suis.

— Eh! vous êtes mon semblable, répondit Altamont, et quoi qu'il en soit, un Américain n'est point un lâche!

— Non, certes, s'écria le docteur, c'est un homme! un homme comme vous, Hatteras.

— Et, comme moi, il partagera la gloire qui nous est réservée!

— La gloire d'aller au pôle Nord! dit Altamont.

— Qui! fit le capitaine, avec un accent superbe.

— Je l'avais donc deviné! s'écria l'Américain. Vous avez donc osé concevoir un pareil dessein! Vous avez osé tenter d'atteindre ce point inaccessible! Ah! c'est beau, cela! Je vous le dis, moi, c'est sublime!

— Mais vous, demanda Hatteras d'une voix rapide, vous ne vous élanciez donc pas, comme nous, sur la route du pôle?

Altamont semblait hésiter à répondre.

— Eh bien? fit le docteur.

— Eh bien, non! s'écria l'Américain. Non! la vérité avant l'amour-propre! Non! je n'ai pas eu cette grande pensée qui vous a entraînés jusqu'ici. Je cherchais à franchir, avec mon navire, le passage du Nord-Ouest, et voilà tout.

— Altamont, dit Hatteras en tendant la main à l'Américain, soyez donc notre compagnon de gloire, et venez avec nous découvrir le pôle Nord!

Ces deux hommes serrèrent alors, dans une chaleureuse étreinte, leur main franche et loyale.

Quand ils se retournèrent vers le docteur, celui-ci pleura.

— Ah! mes amis, murmura-t-il en s'essuyant les yeux, comment mon cœur peut-il contenir la joie dont vous le remplissez! Ah! mes chers compagnons, vous avez sacrifié, pour vous réunir dans un succès commun, cette misérable question de nationalité! Vous vous êtes dit que l'Angleterre et l'Amérique ne faisaient rien dans tout cela, et qu'une étroite sympathie devait nous lier contre les dangers de notre expedition! Si le pôle Nord est atteint, qu'importe qui l'aura découvert! Pourquoi se rabaisser ainsi, et se targuer d'être Américains ou Anglais, quand on peut se vanter d'être hommes!

Le bon docteur pressait dans ses bras les ennemis réconciliés; il ne pouvait calmer sa joie; les deux nouveaux amis se sentaient plus rapprochés encore par l'amitié que le digne homme leur portait à tous deux. Clawbonny parlait, sans pouvoir se contenir, de la vanité des compétitions, de la folie des rivalités, et de l'accord si nécessaire entre des hommes abandonnés loin de leur pays. Ses paroles, ses larmes, ses caresses, tout venait du plus profond de son cœur.

Cependant il se calma, après avoir embrassé une vingtième fois Hatteras et Altamont.

« Et maintenant, dit-il, à l'ouvrage, à l'ouvrage ! Puisque je n'ai été bon à rien comme chasseur, utilisons mes autres talents. »

Et il se mit en train de dépecer le bœuf, qu'il appelait « le bœuf de la réconciliation, » mais si adroitement, qu'il ressemblait à un chirurgien pratiquant une autopsie délicate.

Ses deux compagnons le regardaient en souriant. Au bout de quelques minutes, l'adroite praticien eut retiré du corps de l'animal une centaine de livres de chair appétissante ; il en fit trois parts, dont chacun se chargea, et l'on reprit la route de Fort-Providence.

À dix heures du soir, les chasseurs, marchant dans les rayons obliques du soleil, atteignirent Doctor's-House, où Johnson et Bell leur avaient préparé un bon repas.

Mais, avant de se mettre à table, le docteur s'était écrié d'une voix triomphante, en montrant ses deux compagnons de chasse :

« Mon vieux Johnson, j'avais emmené avec moi un Anglais et un Américain, n'est-il pas vrai ? »

— Oui, monsieur Clawbonny, répondit le maître d'équipage.

— Eh bien, je ramène deux frères. »

Les marins tendirent joyeusement la main à Altamont ; le docteur leur raconta ce qu'avait fait le capitaine américain pour le capitaine anglais, et, cette nuit-là, la maison de neige abrita cinq hommes parfaitement heureux.

CHAPITRE XVIII. — LES DERNIERS PRÉPARATIFS

Le lendemain, le temps changea ; il y eut un retour au froid ; la neige, la pluie et les tourbillons se succédèrent pendant plusieurs jours.

Bell avait terminé sa chaloupe ; elle répondait parfaitement au but qu'elle devait remplir ; pontée en partie, haute de bord, elle pouvait tenir la mer par un gros temps, avec sa misaine et son foc ; sa légèreté lui permettait d'être halée sur le traîneau sans peser trop à l'attelage de chiens.

Enfin, un changement d'une haute importance pour les hivernateurs se préparait dans l'état du bassin polaire. Les glaces commençaient à s'ébranler au milieu de la baie ; les plus hautes, incessamment minées par les chocs, ne demandaient qu'une tempête assez forte pour s'arracher du rivage et former des icebergs mobiles. Cependant Hatteras ne voulut pas attendre la dislocation du champ de glace pour commencer son excursion. Puisque le voyage devait se faire par terre, peu lui importait que la mer fût libre ou non ; il fixa donc le départ au 25 juin ; d'ici là, tous les préparatifs pouvaient être entièrement terminés. Johnson et Bell s'occupèrent de remettre le traîneau en parfait état ; les châssis furent renforcés et les patins refaits à neuf. Les voyageurs comptaient profiter pour leur excursion de ces quelques semaines de beau temps que la nature accorde aux contrées hyperboréennes. Les souffrances seraient donc moins cruelles à affronter, les obstacles plus faciles à vaincre.

Quelques jours avant le départ, le 20 juin, les glaces laissèrent entre elles quelques passes libres dont on profita pour essayer la chaloupe dans une promenade jusqu'au cap Washington. La mer n'était pas absolument dégagée, il s'en fallait ; mais enfin elle ne présentait plus une surface solide, et l'essai fut impossible de tenter à pied une excursion à travers les ice-fields rompus.

Cette demi-journée de navigation permit d'apprécier les bonnes qualités nautiques de la chaloupe.

Pendant leur retour, les navigateurs furent témoins d'un incident curieux. Ce fut la chasse d'un phoque faite par un ours gigantesque ; celui-ci était heureusement trop occupé pour apercevoir la chaloupe, car il n'eût pas manqué de se mettre à sa poursuite ; il se tenait à l'affût auprès d'une crevasse de l'ice-field, par laquelle le phoque avait évidemment plongé. L'ours était donc sa réapparition avec la patience d'un chasseur ou plutôt d'un pêcheur, car il pêchait véritablement. Il guettait en silence ; il ne remuait pas ; il ne donnait aucun signe de vie.

Mais, tout d'un coup, la surface du trou vint à s'agiter ; l'amphibie remonta pour respirer ; l'ours se coucha tout de son long sur le champ glacé et arrondi, ses deux pattes autour de la crevasse.

Un instant après, le phoque apparut, la tête hors de l'eau ; mais il n'eût pas le temps de l'y replonger ; les pattes de l'ours, comme détendues par un ressort, se rejoignirent, étreignirent l'animal avec une irrésistible vigueur, et l'envlèrent hors de son élément de prédilection.

Ce fut une lutte rapide ; le phoque se débattit pendant quelques secondes, et fut étouffé sur la poitrine de son gigantesque adversaire ; celui-ci, l'emportant sans peine, bien qu'il fût d'une grande taille, et sautant légèrement d'un glaçon à l'autre jusqu'à la terre ferme, disparut avec sa proie.

« Bon voyage ! lui cria Johnson ; cet ours-là a un peu trop de pattes à sa disposition. »

La chaloupe regagna bientôt la petite anse que Bell lui avait ménagée entre les glaces.

Quatre jours séparaient encore Hatteras et ses compagnons du moment fixé pour le départ. Hatteras pressait les derniers préparatifs ; il avait hâte de quitter cette Nouvelle-Amérique, cette terre qui n'était pas sienne, et qu'il n'avait pas nommée ; il ne se sentait pas chez lui.

Le 22 juin, on commença à transporter sur le

traîneau les effets de campement, la tente et les provisions. Les voyageurs emportaient deux cents livres de viande salée, trois caisses de légumes et de viandes conservées, cinquante livres de saumure et de lime-juice, cinq quartiers de farine (1), des paquets de cresson et de cochléaria, fournis par les plantations du docteur ; en y ajoutant deux cents livres de poudre, les instruments, les armes et les menus bagages, en y comprenant la chaloûpe, l'Halck-Boat et le poids du traîneau, c'était une charge de près de quinze cents livres à traîner, et fort pesante pour quatre chiens ; d'autant plus que, contrairement à l'habitude des Esquimaux, qui ne les font pas travailler plus de quatre jours de suite, ceux-ci n'ayant pas de remplaçants, devaient tirer tous les jours ; mais les voyageurs se promettaient de les aider au besoin, et ils ne comptaient marcher qu'à petites journées ; la distance de la baie Victoria au pôle était de cent cinquante-cinq milles au plus (2), et à douze milles (3) par jour, il fallait un mois pour la franchir ; d'ailleurs, lorsque la terre viendrait à manquer, la chaloupe permettrait d'achever le voyage sans fatigues, ni pour les chiens, ni pour les hommes.

Ceux-ci se portaient bien ; la santé générale était excellente ; l'hiver, quoique rude, se terminait dans de suffisantes conditions de bien-être ; chacun, pour avoir écouté les avis du docteur, échappa aux maladies inhérentes à ces durs climats. En somme, on avait un peu maigri, ce qui ne laissait pas d'enchanter le digne Clawbonny ; mais on s'était fait le corps et l'âme à cette dure existence, et maintenant ces hommes acclimatés pouvaient affronter les plus brutales épreuves de la fatigue et du froid sans y succomber.

Et puis enfin, ils allaient marcher au but du voyage, à ce pôle inaccessible, après quoi il ne serait plus question de du retour. La sympathie qui réunissait maintenant les cinq membres de l'expédition, devait les aider à réussir dans leur audacieux voyage, et pas un d'eux ne doutait du succès de l'entreprise.

En prévision d'une expédition lointaine, le docteur avait engagé ses compagnons à s'y préparer longtemps d'avance et à "s'entraîner" avec le plus grand soin.

« Mes amis, leur disait-il, je ne vous demande pas d'imiter les cour-urs anglais, qui diminuent de dix-huit livres après deux jours d'entraînement, et de vingt-cinq après cinq jours ; mais enfin, il faut faire quelque chose afin de se placer dans les meilleures conditions possibles pour accomplir un long voyage. Or, le premier principe de l'entraînement est de supprimer la graisse chez le coureur comme chez le jockey, et cela, au moyen de purgatifs, de transpirations et d'exercices violents ; ces gentlemen savent qu'ils perdront tant par médecine, et ils arrivent à des résultats d'une justesse incroyable ; aussi, tel qui avant l'entraînement ne pouvait courir l'espace d'un mille sans perdre haleine, en fait facilement vingt-cinq après ! On a cité un certain Townsend qui faisait cent milles en douze heures sans s'arrêter. »

— Beau résultat, répondit Johnson, et bien que nous ne soyons pas très-gras, s'il faut encore maigrir...

— Inutile, Johnson ; mais, sans exagérer, on ne peut nier que l'entraînement n'ait de bons effets ; il donne aux os plus de résistance, plus d'élasticité aux muscles, de la finesse à l'œil, et de la netteté à la vue ; ainsi, ne l'oublions pas. »

Enfin, entraînés ou non, les voyageurs furent prêts le 23 juin ; c'était un dimanche, et ce jour fut consacré à un repos absolu.

L'instant du départ approchait, et les habitants du Fort-Providence ne le voyaient pas arriver sans une certaine émotion. Cela leur faisait quelque peine au cœur de laisser cette hutte de neige, qui avait si bien rempli son rôle de maison, cette baie Victoria, cette plage hospitalière où s'étaient passés les derniers mois de l'hivernage. Retrouverait-on ces constructions au retour ? Les rayons du soleil n'allaient-ils pas achever de fondre leurs fragiles murailles ?

En somme, de bonnes heures s'y étaient écoulées ! Le docteur, au repas du soir, rappela à ses compagnons ces émouvants souvenirs, et il n'oublia pas de remercier le ciel de sa visible protection.

Enfin l'heure du sommeil arriva. Chacun se coucha tôt pour se lever de grand matin. Ainsi s'écoula la dernière nuit passée au Fort-Providence.

(A continuer.)

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Le costume de la femme se divise, selon nous, en trois ordres : toilette de ville, toilette d'intérieur, toilette de soirée. Chacun de ces ordres se divise lui-même en trois genres : le genre simple, le genre élégant, le genre somptueux.

Dans la toilette d'intérieur, nous plaçons la mise de *petit lever*—de chambre, en un mot—et la tenue de maîtresse de maison dans toutes les circonstances où elle est appelée à remplir ce rôle.

Enfin, la toilette de ville, qui est précé-

(1) 320 livres.

(2) 50 lieues.

(3) 5 lieues.

serait le sujet que nous nous proposons de traiter aujourd'hui, s'étend au costume des petites et des grandes sorties, au costume de promenade, de visite et d'église.

Pour les sorties matinales, le bon goût le plus élémentaire indique suffisamment à une femme de ne se vêtir qu'avec la plus grande simplicité. Ni soie, ni velours, ni dentelle, et jamais une forme excentrique ou une couleur voyante. L'après-midi, au contraire, on s'habille avec recherche, choisissant de belles étoffes pour le costume, des mélanges de laine et velours ou de faille et laine, en ayant soin d'observer cette maxime parfaitement juste que nous devons à M. Charles Blanc :

« Il est de bon goût que la partie la plus riche du costume soit précisément celle qu'on montre le moins. »

Précepte très-bien observé par la mode actuelle, du reste, puisque dans les mélanges dont nous venons de parler, les étoffes de velours et celles de soie sont employées pour le jupon, tandis que les lainages constituent la tunique, la polonaise et le paletot. La tenue d'après-midi s'applique également aux courses dans les magasins et aux visites de société. Avec l'institution des réceptions à jour fixe, il est impossible qu'on n'ait pas une amie à visiter tous les jours : aussi organise-t-on ses sorties en conséquence.

Quant à la mise qu'il convient de faire pour l'église, elle est assez variée et se règle d'après le caractère de la cérémonie pour laquelle on est conviée. Le simple bon sens semble indiquer, par exemple, qu'on ne doit pas s'habiller de la même façon pour une messe d'enterrement que pour une messe de mariage ; nous avons vu cependant commettre cette hérésie tout dernièrement. La cérémonie, il est vrai, était pleine de pompe, l'assistance aussi nombreuse que choisie ; le catafalque, couvert de fleurs, était entouré de hauts personnages, et la musique militaire alternait ses fanfares éclatantes avec les accords majestueux de l'orgue et les chants de la maîtrise. Mais une toilette presque blanche, accompagnée d'un chapeau garni de roses, au milieu des tentures noires et du deuil général, nous a choquée comme un blasphème. Lorsque ces roses sont venues s'incliner devant la dépouille mortelle, au moment de jeter l'eau bénite, nous ne pouvions en croire nos yeux !

Ce n'est pas la première fois que nous rencontrons de pareils non-sens ; nous pourrions en citer maint autre exemple, nous nous contenterons d'en signaler un. Trois dames, la mère et ses deux filles, ont assisté, quoiqu'en deuil, à une messe de mariage où nous nous trouvions : rien n'était plus attristant que de voir ces trois longs voiles de crêpe noir faire tache au milieu de jolis chapeaux empanachés, enrubanés et fleuris.

Au résumé, il est aussi ridicule, aussi déplacé même, de paraître gai à côté de gens tristes que de se montrer larmoyant quand les autres chantent. Conclusion : s'habiller de noir pour assister à un service funèbre ; se faire belle et élégante lorsqu'on est conviée à une bénédiction nuptiale ou à un baptême, puisqu'il est bien entendu que « c'est une fête pour les parents, pour les amis. »

Nous terminerons ces conseils à nos lectrices par une pensée de M. Eugène Chapus : « Le costume exprime tour à tour la richesse, la prétention, la coquetterie, l'austérité, la modestie, c'est-à-dire qu'il a son caractère. » Puis nous décrirons quelques costumes typiques répondant à quelques-unes de ces situations.

Pour sortie matinale, costume en sergé brun. Jupon *rust-terre* (on y revient lentement), garni d'un haut plissé plat. Polonaise entourée d'un galon mohair assorti. Paletot russe en drap bleu marine presque noir, ouvert en biais sur toute la hauteur des devants ; une garniture de large tresse noire et de brandebourgs en passementerie, avec de gros boutons fermant le vêtement, dont les bords inférieurs, le col et le bas des manches sont ornés du même galon. Capote en feutre marron, bordée et garnie de velours brun, avec touffe de plumes sur le côté.

Toilette d'après-midi, promenade ou

visite. Jupon à traîne, en faille brune, terminé par un volant plissé à gros plis creux, moitié saillé et moitié lainage damassé, et pointillé de soie blanche. Polonaise faite en cette dernière étoffe, de forme princesse devant et sur les côtés, jusque derrière où le dos se sépare en formant une basque au milieu. La polonaise est drapée d'une façon très-plate au bas de la basque ; les bords en sont ornés, à cinq centimètres de distance, d'un galon broché soie et laine assorti aux nuances de l'étoffe. Les manches, en faille comme le jupon, sont garnies d'un bracelet formé de ce galon. Des boutons de nacre blanche terminent le costume. Un paletot-cuirasse de même tissu, garni comme la polonaise, complète l'ensemble. Chapeau de peluche prune, à fond mou et passe assez enlevée ; dessous, un bandeau de peluche avec une rose thé au milieu d'un nœud ; dessus, un drapé de peluche et une grande plume assortie s'enroulant jusque derrière. Des brises en satin crème servent de mentonnières et se nouent à volonté sous le menton ou de côté.

Toilette noire très-élégante, pouvant servir pour fin de deuil. Jupon de faille noire, à traîne, entouré de trois petits volants de huit centimètres chacun, avec deux volants en plus pour la traîne. Un long tablier en cachemire noir broché de soie grise est coulissé au milieu, puis drapé en plis réguliers fixés sur le milieu du jupon derrière. Une belle frange noire, à pomponnettes de satin gris perle, orne les bords du tablier. Gilet Louis XIV, en faille noire, fermé par des boutons gris. Habit en étoffe semblable au tablier, fermé dans le haut devant, de façon à faire un grand écart sur le gilet et le tablier, qui restent à découvert. Un biais étroit en faille grise suit tous les bords de l'habit, remontant au milieu derrière, avec des boutons gris sur ces derniers bords. Les manches sont en faille noire, ornées d'une draperie de faille grise nouée sur le dessus. Comme chapeau, une toque de plumes noires pointillées de gris ; et comme vêtement, une visite de velours noir, doublée de soie grise et garnie de galon marabout en soie noire.

MARY D'AUBERVILLE.

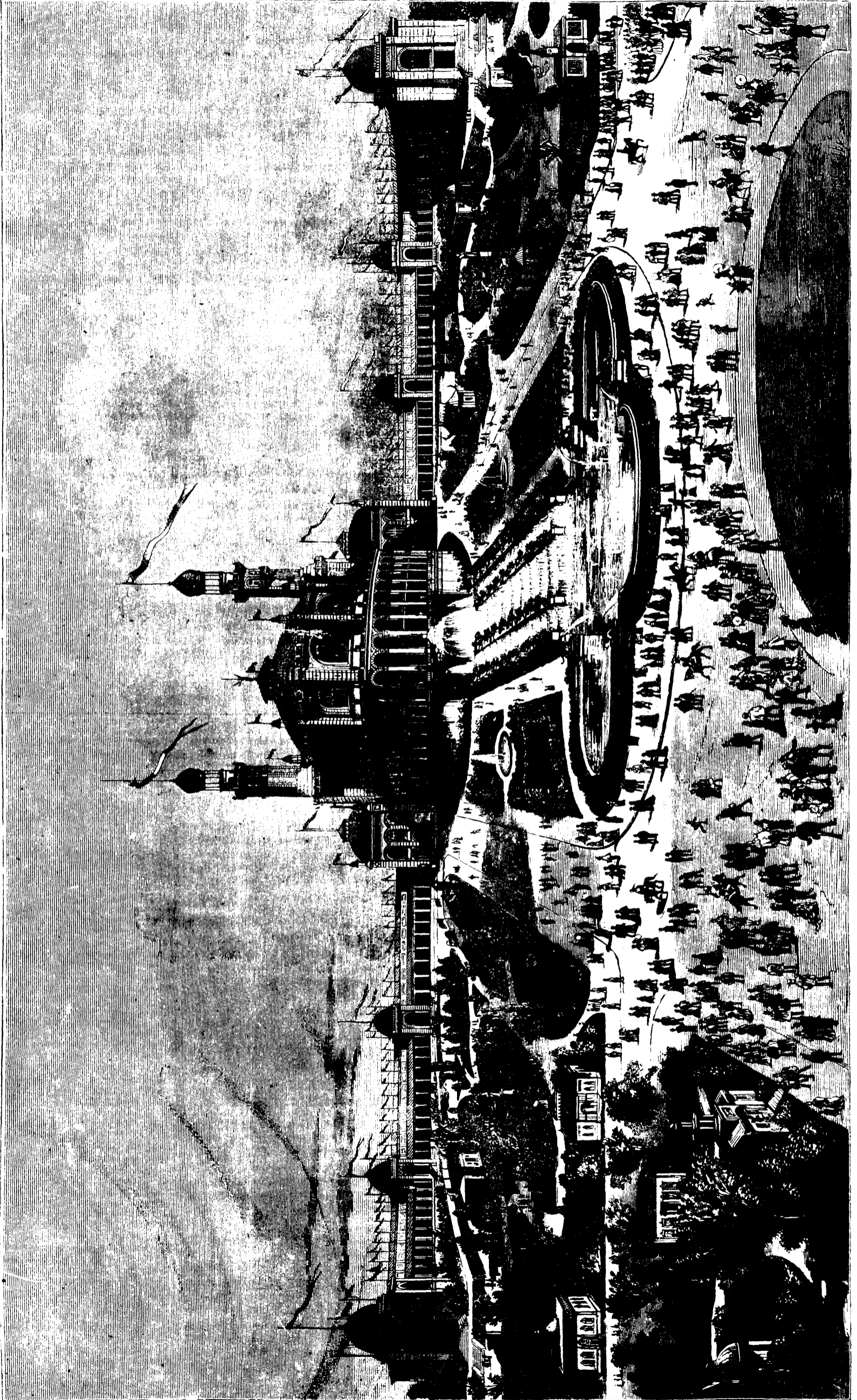
ON NE DOIT PAS LAISSER LE PLUS POUR LE MOINS

A toute heure de votre vie, à tout endroit de votre chemin, rappelez-vous, grands et petits, cet adage du bon vieux temps : « On ne doit pas laisser le plus pour le moins. »

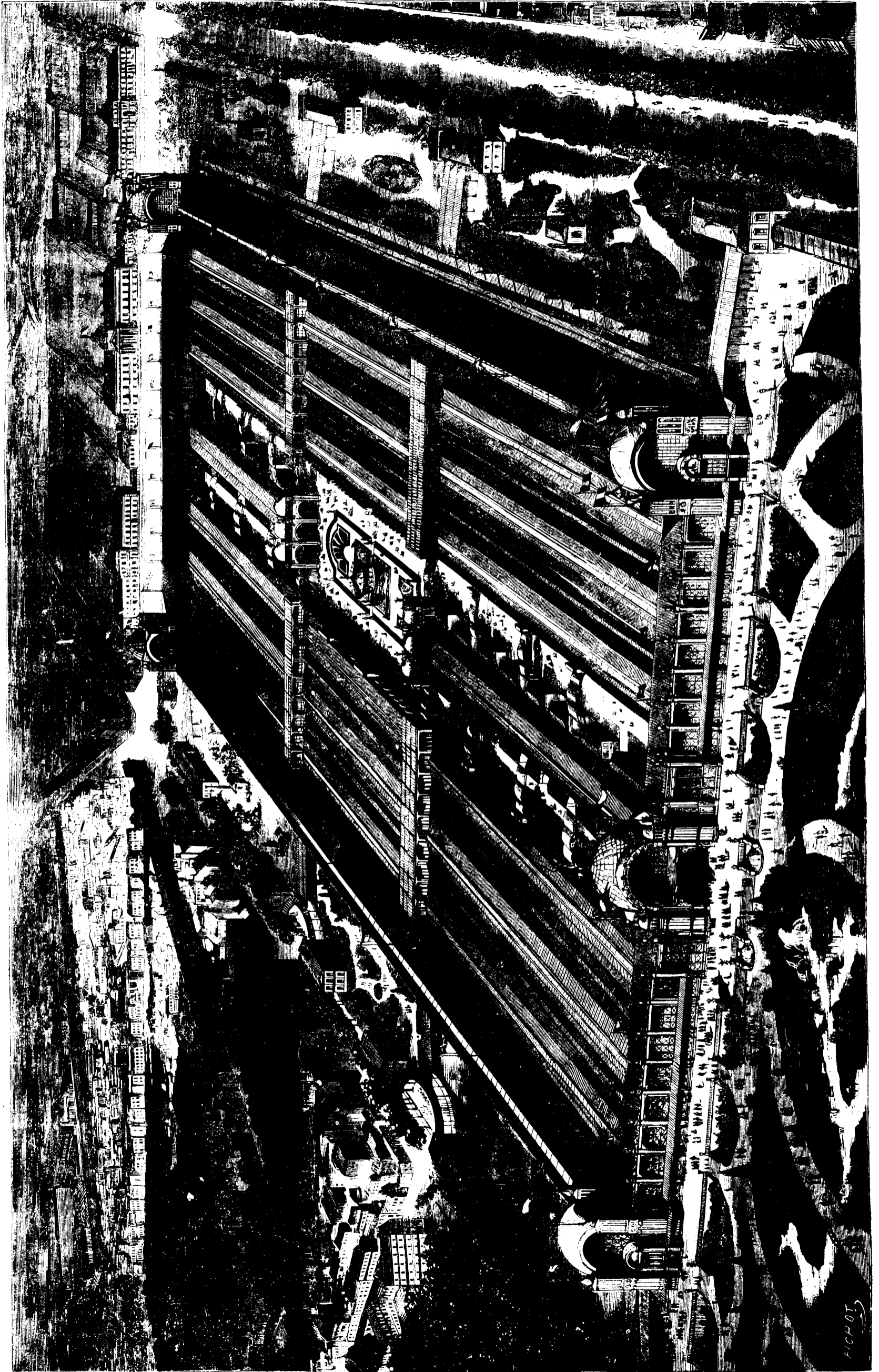
Mais quel est le plus, quel est le moins ? L'important de la vie est de savoir s'y reconnaître, de ne pas se tromper sur la vraie valeur des choses, et de ne pas oublier cet autre adage : « Tout ce qui reluit n'est pas or. »

Prends garde, petit écolier qui fais l'école buissonnière. La grande salle d'étude est sombre et enfumée, dis-tu, et la leçon est longue et ennuyeuse ; il est plus doux d'errer dans le bois où chantent les oiseaux, où le soleil glisse ses rayons d'or entre les branches vertes. Tu te trompes, enfant ; tu laisses le plus pour le moins. La nature est belle, sans doute, mais pour comprendre bien son langage, écoute d'abord longtemps la parole de ton maître. Il te dira quels secrets merveilleux sont cachés dans le brin d'herbe et dans la goutte de rosée, dans l'insecte qui bourdonne et dans le nuage qui passe ; il te dira le grandeur et la bonté de celui qui a fait toute chose, et ton âme éclairée par la science saura bien mieux jouir de la beauté des œuvres de Dieu. Retourne à l'école, enfant : « Ne laisse pas le plus pour le moins. »

Prends garde, jeune homme qui entres dans la vie et qui hérites sur le choix d'une carrière. « Celle-ci, dis-tu, est honorable, et mon esprit s'y déploierait à l'aise ; je me plaindrais à ses travaux, et je sens que j'y suis propre. Mais quels commencements arides ! que d'années à passer dans la médiocrité ! quelle humble destinée pour longtemps, peut-être pour toujours ! Combien cette autre carrière est plus séduisante : moins de travail, une vie animée, le séjour d'une grande ville avec sa gaieté et ses plaisirs. Et si la besogne manque de charme pour mon intelligence, j'aurai bientôt oublié l'ennui que j'y aurai trouvé. » Prends garde, ami, « ne laisse pas le plus pour le moins. » Ce qui est le plus doux en ce monde, ce n'est pas le plaisir, c'est le devoir ; ce qui importe, ce n'est pas d'échapper le plus souvent possible à ses occupations de chaque jour, c'est d'y trouver sa joie, l'aliment de son esprit et la paix de son cœur ; ce n'est pas d'avoir à sa portée beaucoup de plaisirs, c'est de n'en avoir pas besoin. « Tout ce qui reluit n'est pas or » ; prends garde, ne choisies pas le plaisir à la place du bonheur ; ce serait « laisser le plus pour le moins. »



PARIS: EXPOSITION DE 1878. — VUE GENERALE DU PALAIS ET DU PARC DU TROCADERO



PARIS: EXPOSITION DE 1878. - VUE GENERALE, A VOL D'OISEAU, DU PALAIS DU CHAMP-DE-MARS.

LETTRES PARISIENNES

IX

LA CHASSE

L'histoire (non, la chronique) rapporte que, près d'un petit village d'Autriche nommé Wagram, deux armées, fortes chacune de 200,000 hommes, étant en présence, il arriva que, par le fait d'une reconnaissance militaire dans un parc giboyeux, la plaine se trouva subitement couverte de lièvres.

C'était avant la bataille. On tira des deux côtés, et la poudre et les balles se gaspillant ainsi, il n'est pas téméraire de penser que plus d'un homme doit son salut à la mort d'un lièvre. Le lendemain, les civets fumaient à tous les bivouacs : mais la plaine était, hélas ! jonchée de cadavres d'hommes. " Que pensèrent alors, se demande un charmant auteur, les lièvres survivants et voyant de leurs yeux ronds un pareil massacre ?... Je parie qu'ils furent convaincus qu'ils avaient gagné la bataille de Wagram ! "

**

Mais ils doivent être bien revenus aujourd'hui d'une telle illusion ; car, organisée comme elle l'est, la chasse ne leur laisse aucun espoir, aucun recours, aucun refuge, aucune revanche probable. " Vous qui entrez ici, pourrait-on écrire à la lisière des bois, laissez toute espérance ! Grives et allouettes, vous êtes acquises au salmis ; lièvres et lapins, le civet vous attend ; bécasses et perdreaux, l'épée de Damoclès, je veux dire la broche, est suspendue sur vos têtes !... Et vous, cerfs, pensez à la mort et au hallali ; prenez vos dernières dispositions, agiles chevreuils ; que le loup fasse pénitence des moutons qu'il a mangés, et que le sanglier ne dorme plus que d'un œil, dans sa bauge ! "

**

C'est que l'homme, qui ne tuait que pour manger autrefois, tue pour tuer aujourd'hui : fait qui marquera douloureusement dans l'histoire du gibier contemporain, si jamais il laisse une postérité pour en recueillir les annales.

Et non-seulement l'humeur du chasseur est devenue féroce, mais ses moyens actuels sont foudroyants.

Je ne sais de quel œil saint Hubert regarderait nos veneurs d'à présent, ni s'il entendrait leur argot, ni s'il les féliciterait de leur outillage. Mais je me figure difficilement ce grand saint un Lefauchaux sous le bras, une giberne en sautoir, le lorgnon au nez et les bottes à revers aux jambes.

**

Il me semble qu'il serait horrifié par les engins qui sortent annuellement de Liège, de Saint-Etienne et de Birmingham, et que le vieux fusil à baguette lui-même lui paraîtrait diabolique.

Que serait-ce lorsqu'on lui montrerait les rifles américains, les Flaubert, les Devisme, les carabines se chargeant par la culasse ! Car on reste confondu devant les progrès toujours croissants de l'artillerie mise à la mode par la vénerie de haut goût ; et pour ma part, je ne sais que répondre au châtelain voisin, quand il me parle du fusil Purdey à double verrou, clef plate sur le pontet et percussion anglaise à platines rebondissantes !...

**

Seul, je pense, en dehors de l'initié, qui parfois lui-même n'en comprend pas un traitre mot, le gibier sait ce que ça veut dire... et c'est un privilège qu'aucun profane ne peut lui envier.

Il est pourtant quelqu'un qui ne voit jamais sans jalousie passer un chasseur et pour qui le port-d'armes et la poursuite du gibier a tous les attrait d'un fruit du paradis terrestre. C'est le paysan. Le paysan qui n'est pas assez riche pour acheter un permis de chasse, et qui voit tuer par un autre, dans le champ qu'il cultive, la perdrix qui mange son blé !

**

Et pourtant, il ne sait pas que ce rude plaisir est aussi ancien que le monde.

L'histoire ne lui a rien appris des chefs barbares luttant presque corps à corps contre l'auroch, le buffle, l'ours et le sanglier. Il n'a pas tressailli au récit des chasses au tigre par les Rajahs de l'Inde, et des chasses à l'éléphant par les Orientaux. Il n'a pas été enflammé par la description des armes de nos pères, par l'histoire cynégétique des siècles passés.

Le fait est que la chasse a toujours été considérée comme un plaisir royal.

**

Depuis le temps des flèches jusqu'à l'ère des fusils à aiguilles, les souverains l'ont aimée avec passion.

Elle a été pour eux comme une sorte d'énergie trait d'union entre la paix et la guerre. Car on peut dire que les seigneurs du moyen-âge couraient autant de dangers à la poursuite des fauves qui infestaient leurs domaines, que dans leurs rencontres avec l'ennemi.

Puis la chasse devint à la fois un art et une institution. La Vénerie eut sa littérature avant que les sciences et les arts eussent la leur. Elle inspira les premiers livres manuscrits et sortit en volumes des premières presses. On put croire un instant que c'était pour elle que Gutenberg avait appris au monde l'art d'imprimer.

**

Les infatigables appétits que l'histoire et la légende s'accordent à reconnaître à nos aïeux, c'est la chasse qui les satisfera. On créera pour elle des fonctions à la cour. Il y aura sur les marches du trône des dignitaires cynégétiques, qui marcheront de pair avec les plus hauts barons du royaume, auront le pas sur les magistrats, nargueront les amiraux, écraseront de leur morgue les plus braves officiers de l'armée. Et les plus grands rois eux-mêmes manifesteront leur engouement pour cet exercice. Charlemagne, saint Louis, Philippe-Auguste, Charles V sont à la fois de grands guerriers et de grands veneurs : ils font de bonnes lois et de bon gibier, et se montrent aussi vaillants dans les forêts que sur les champs de bataille.

**

Louis XI dut à son goût pour la chasse de ressembler au reste des hommes, dont il différait par tant d'autres côtés. François Ier oubliait dans la forêt de Fontainebleau sa défaite de Pavie. Le bon Louis IV, qui voulait que tout Français eût, le dimanche, sa poule au pot, ne dédaignait pas pour son compte d'avoir des perdreaux à la broche ; et Louis XIV enfin, qui laissait à Turenne et à Condé la mission de battre les Allemands, ne confiait à qui que ce fût le soin de forcer le cerf dans les forêts de la couronne.

Qui n'a vu, sur ce palpitant sujet, les tableaux d'Oudry et de Desportes ?

**

Qui ne s'est représenté le grand seigneur, s'éveillant au chant du coq, chaussant les guêtres matinales ou les grandes bottes à revers, et se serrant la taille dans le justaucorps rouge ? Qui n'a rêvé de franchir avec lui les fossés, les buissons et les halliers, emporté dans ce tourbillon sonore où retentissent les cris des piqueurs, les aboiements de la meute, le galop des chevaux, la voix des traqueurs et les détonations presque égales au nombre des victimes ?...

Alors, les poumons se dilatent, on aspire les brises d'octobre imprégnées des vagues parfums du thyme et du serpolet, et sur des appels réitérés par tous les échos, on se réunit pour un joyeux goûter sur le gazon d'une clairière.

**

Quoi d'étonnant que les seigneurs d'ailleurs et les bourgeois d'aujourd'hui se montrent si jaloux de leur droit de chasse ?

J'en connais plus d'un qui aimeraient mieux donner un verre de leur sang qu'un jour de libre vénerie dans leurs domaines ; et quand, pour l'amour de Dieu, au nom d'une vieille amitié, en considération de services rendus, ils ne peuvent—pour une fois et en passant—vous refuser net, au moins font-ils toutes leurs réserves sur le principe.

Ils fermeront les yeux : voilà tout. Mais

si vous leur demandez de vous autoriser formellement, leur conscience se révolte. Ils rappellent cet avare qui, touché des malheurs réellement lamentables d'un solliciteur, allait chercher une cassette pleine d'or, et lui disait en détournant la tête : " Prenez ce qu'il vous faut. Ça me fait trop de peine de vous en donner moi-même. "

**

Donc, en dehors de la loi française qui interdit le port d'armes de chasse à tout individu non muni d'un permis annuel (de 25 à 30 francs) et que tout gendarme peut vous demander au passage, il y a les gardes-champêtres qui veillent sur les intérêts agricoles ou vinicoles d'une localité, et contiennent la fureur intempestive de certains disciples de saint Hubert, toujours prêts à faire le coup de feu, même en carême...

De plus, Argus lui-même ne semblant pas de trop pour contenir l'audace de certains braconniers, chaque grand propriétaire a son garde particulier agréé par le tribunal et investi du pouvoir de dresser contre les délinquants le procès-verbal d'usage.

**

Il y a bien aussi la fameuse *Société protectrice des animaux*, laquelle récompense les cochers qui ont la bonté de ne pas éreinter leurs chevaux, et donne des primes d'encouragement à quiconque est convaincu d'avoir pansé, deux fois le jour, un chien qui s'est cassé la patte.

Une gravure représentait dernièrement deux bourgeois se rencontrant fortuitement sur un guéret, et se saluant sans se connaître.

" Vous êtes chasseur, vous aussi ? dit l'un.

— Non, dit l'autre avec sérieux, je suis membre de la *Société protectrice des animaux*. Ainsi, vous visez une pièce, immédiatement je tire sur vous. "

Tête du premier bourgeois.

**

Inutile d'ajouter que le gibier aurait le plus grand tort de compter sur cette platonique protection, bien convaincue d'être, à leur endroit, on ne peut moins tutélaire.

Messieurs les membres de la *Société* mangent en effet beaucoup de perdreaux. On a vu maintes bécasses se dorer lentement dans leur rôtissoir, maints lapins écorchés par leur cuisinière.

Il faut d'ailleurs reconnaître que ces tueries ont du piquant, quand elles sont faites en particulier avec un bon chien que les obstacles excitent, et que le tir est affaire de coup d'œil et d'habileté.

Un pauvre diable de notaire qui a papassé et minuté toute la semaine, est plus heureux de courir les buissons avec son unique et fidèle Médor, qu'un grand seigneur blasé de sortir au bruit du cor, en rompant ses meutes.

**

Pourquoi ? Un auteur l'a dit : " Parce que la meute n'est qu'une jouissance de vanité et la preuve d'une grande situation, tandis que le chien est un ami. Il semble plus naturel et plus doux d'aimer un chien que d'en aimer cent. Pour la meute, vous avez le chenil ; pour le chien, vous avez la vieille natte où il vient dormir à vos pieds. "

Il partage vos joies et vos peines, guette votre sortie avec intérêt, tressaille à la vue de votre fusil, se fait le *petito* volontaire des enfants de la maison, lèche ces petites mains qui le taquinent ; et le soir, fatigué comme vous, se couche à vos pieds, le museau sur vos bottes et vous regarde lisant ou causant sous le manteau de la cheminée.

On s'explique, après cela, qu'un philosophe ait pu dire : " Ce qu'il y a de meilleur en l'homme, c'est le chien. "

**

Moi, qui ne suis pas chasseur, qui ne le serai jamais, ce moment, je le confesse, est celui qui me paraît être le plus beau de la chasse.

Raconter et même amplifier, le soir, ses aventures du jour, faire ressortir et même augmenter un peu les difficultés, rapporter

et même compliquer légèrement les incidents, c'est, je le répète, un soir qui vaut à lui seul toute une journée.

Il est doux de parler de soi et des maux qu'on a soufferts, quand on a bien diné et qu'on suspend à ses lèvres quelque Desdémone palpitante ou curieuse. Il est bon de faire sortir la gloire d'un carnier, d'où votre cuisinière va retirer deux ou trois volatiles fracassés, et de s'attendrir soi-même au feu de ses récits et de ses peines. Aussi bien, Médor ne vous démentira pas, le bon chien ! et pendant que vous parlez de vous, vous ne dites pas de mal des autres.

TH. B. DE LA GUIERCHÉ.

Paris, novembre 1876.

SOLEIL D'AUTOMNE

Brumes et rosées précèdent maintenant le lever du soleil.

C'est dans un nuage d'encens et d'un lit de diamants que monte le souverain lumineux que presque tous les peuples adorent, à l'origine, comme le dieu du monde.

Je ne sais rien de plus grandiose, en effet, que le spectacle donné, en cette saison, par l'aurore attardée dans les brouillards, puis s'épanouissant largement à l'horizon. On dirait une urne de flamme qui se penche et se vide dans la nue. Mille feux scintillants comme des étincelles s'allument sur la plaine humide et dans les verdure mouillées, et de longs fils d'argent épars sur les gazons semblent la robe de gaze que l'aube a déchirée en s'envolant dans l'azur. On sent déjà qu'il faut un effort à la lumière pour vaincre l'ombre persistante et les premières enveloppes dont l'hiver l'enchaînera bientôt. Elle n'en paraît que plus triomphante et plus victorieuse.

Comme tes caresses sont douces, ô soleil d'automne !

Arrivant après les nuits fraîches, tu sembles venir de plus loin que le soleil d'été, comme un ami plus persévérant et plus fidèle. L'inattendu de ta chaleur pénètre plus profondément. Elle étonne et charme comme la gaieté de certains vieillards attardés joyeusement au déclin de la vie. Tu es d'ailleurs un astre de luxe, car tu ne fais plus rien mourir, soit dit sans reproche, aimable soleil d'automne.

Mais quelle illusion de richesse tu répands sur ton passage ! Tu parais d'autant plus charmant, que tu es plus inutile. C'est un faste à la portée de tous que tu nous apportes sur tes rayons. Tu donnes aux haillons mêmes un certain air de fête, comme le ciel d'Espagne qui trouve des splendeurs pour la misère elle-même.

Combien de temps te garderons-nous encore ? Combien de jours ? Combien d'heures peut-être ? car tu traînes sur tes pas quelque orage, sans doute, dans lequel tu disparaîtras sans retour, parmi les neiges et les frimas. J'ai donc voulu te saisir au passage pour te faire un compliment reconnaissant, fugitif et doux soleil d'automne !

DERNIÈREMENT, une femme de couleur, épouse d'Ira Baker, résidant à Glen Loch, Etats-Unis, a brisé la tête avec un assommoir à trois de ses enfants, âgés de 2, 4 et 6 ans, et a entassé plusieurs oreillers sur le quatrième, un bébé de deux mois, pour l'étouffer. Cela fait, elle est sortie, courant au hasard et criant aux passants qu'elle venait d'assassiner ses quatre enfants. La maison a été visitée et l'on a trouvé les trois plus grands des enfants vivant encore, mais mortellement blessés. Le bébé n'avait pas encore souffert sérieusement de la privation de l'air. Il est à peu près certain que la mère a agi sous l'empire d'une hallucination religieuse. Aux derniers avis, on ignorait ce que la pauvre folle était devenue, et toute la population était à sa recherche.

— Un mendiant, accompagné de son chien, est assis près d'une borne, à Paris. Il tient un écriteau sur lequel on lit : " Ayez pitié de l'aveugle. " Et tout le temps il couve de l'œil une monnaie qui brille dans sa sébile.

— Mais vous pouvez donc voir ? observe un passant.

— Oui, répond le mendiant.

— Pourquoi donc l'écriteau ?

— Ce n'est pas pour moi que je mendie. C'est pour mon chien qui est aveugle.

UNE NOMINATION
NOUVELLE

MMes Emma Janier et Louise Duchemin avaient été élevées ensemble. Étaient-elles amies intimes ? Non. Il y avait entre elles deux de grandes différences de caractères. L'une, Louise, était vive, spirituelle, causeuse, railleuse, un peu mordante ; l'autre, timide, rougissante, semblait toujours embarrasée d'elle-même. L'œil seul semblait vivre et il y avait parfois sous cette prunelle des éclairs brillants, quand Louise l'avait taquinée avec sa verve et son entrain ordinaires. Emma ne répondait pas, mais qui sait ce qu'elle pensait !

Malgré cela, si les deux jeunes filles n'étaient pas intimes, elles étaient bien ensemble et elles échangeaient même parfois des projets d'avenir.

Quand elles quittèrent le pensionnat, elles se virent régulièrement d'abord, puis se perdirent de vue et ne se retrouvèrent que pour s'annoncer mutuellement qu'elles se mariaient. Elles épousaient l'une et l'autre un employé du ministère de l'intérieur. Seulement le futur d'Emma était chef de division et celui de Louise n'était que sous-chef.

« Je vais te devoir le respect, dit Mlle Duchemin... nous allons être de petites gens à côté de toi.

— Méchante ! » fit Emma.

Les deux jeunes filles alors se mirent à causer plus intimement et à se confier ces mille riens qu'ont toujours à se dire deux enfants de dix-neuf ans en pareille circonstance.

« En somme, disait Louise à Emma une heure après, en la reconduisant, je compte être heureuse parce que je crois que M. Dufaurie m'aime et que moi je suis sûr de l'aimer... Et toi, aimes-tu M. Legard ?

— Évidemment, répondit Emma, puis-que je l'accepte pour mon mari.

— En effet, » riposta Mlle Duchemin avec un caustique sourire.

Mlle Janier surprit ce sourire, et quand elle eut quitté son amie :

« Elle n'est point changée, murmura-t-elle, toujours méchante ! »

* *

Il y avait environ cinq ans que les deux jeunes filles étaient mariées et rien de nouveau ne s'était produit dans leur existence. Mme Emma Legard était mère d'une petite fille, et Louise Dufaurie avait non-seulement, elle aussi, une gamine, mais encore un gros bébé.

Excellente femme de ménage, Mme Dufaurie, qui n'oubliait pas qu'elle n'avait que vingt-cinq ans, trouvait le moyen de concilier ses devoirs de ménagère et les exigences d'une femme du monde.

Elle fréquentait plusieurs salons que lui ouvrait la position de son mari, et grâce à son entrain elle s'y fit une véritable réputation de femme spirituelle ; mais grisée par son succès, sa verve devenait, parfois, trop souvent caustique et mordante, et sans qu'elle s'en aperçut il en résultait des froissements d'amour-propre, des blessures qu'on cache et qu'on n'oublie pas.

Les deux amies se rencontraient fréquemment dans ces soirées.

Mme Emma Legard pouvait constater les succès de sa compagne de pension, et c'est quelquefois avec un singulier sourire et un étrange regard qu'elle écoutait Louise égréner les épigrammes et les bons mots.

Pour elle, elle était devenue une femme accomplie, maîtresse de maison irréprochable ; mais elle semblait toujours un peu repliée sur elle-même. Elle ne sortait de sa froideur que près de sa fille, qu'elle adorait, et qui était bien le plus charmant bébé de quatre ans qui ait jamais jaser, marché à quatre pattes, crié sans cause et pleuré sans raison, toutes choses charmantes à cet âge.

* *

Un jour, M. Dufaurie dit à sa femme : « Mon chef de bureau vient de mourir ; j'ai beaucoup de chance pour être nommé ; mais en dépit des services rendus à l'administration, du zèle et de l'intelligence qu'elle veut bien m'accorder, quelques

bonnes protections ne nuisent pas. J'en ai déjà quelques-unes. J'ai causé de cela avec Legard, dont cette nomination dépend en grande partie ; il m'a promis son appui ; mais il est un peu girouette : tu ferais bien, puisque tu es l'amie de sa femme, d'aller la voir et de la prier d'user en ma faveur de son influence auprès de son mari.

Louise se rendit le jour même chez Mme Legard, et n'en revint pas satisfaite. Emma avait promis, mais vaguement. Elle n'avait pas sur son mari l'influence qu'on lui attribuait ; néanmoins elle essaierait, elle ferait tout le possible et ne désespérerait pas de réussir... des défaites, enfin. Louise le crut et ne se trompait pas.

Le soir, à dîner, Mme Legard fut charmante avec son mari.

« A propos, dit-elle au dessert, après avoir habilement amené la causerie sur l'administration, il y a un poste de chef de bureau vacant ; qui vas-tu faire nommer ? car il paraît que c'est de toi que dépend cette nomination.

— Un peu, fit en se rengorgeant M. Legard... j'ai reçu aujourd'hui du ministre la demande d'un rapport sur la personne que j'ai l'intention de proposer.

— Et tu proposes ?

— Dufaurie ! Il le mérite à tous égards.

— Tu n'as pas la main heureuse, dit Emma en faisant une petite moue.

— Et pourquoi ? je croyais au contraire t'être agréable en t'annonçant cela. N'est-ce pas l'amie de la femme de Dufaurie... ?

— Son amie ? évidemment, mais cela n'empêche pas que le mari de Louise est jeune, peut attendre, tandis que cette place revient presque de droit à l'autre sous-chef, M. Tiron.

— Mais c'est une nullité !...

— N'y a-t-il que des aigles au ministère ? fit la jeune femme avec un singulier sourire en regardant son mari. Voyons, reprit-elle au bout d'un instant, jusqu'à présent, je crois, mon ami, ne t'avoir donné que de bons conseils quand tu m'as consultée... eh bien, laisse-toi guider par moi encore une fois. Quand dois-tu envoyer ton rapport ?

— D'ici à quinze jours...

— Bien, ne te presse pas, attends ; nous en recauserons, et promets-moi de ne rien faire sans m'avertir.

— Soit, mais me diras-tu pourquoi tu tiens tant...

— Je tiens avant tout, mon cher André, dit-elle gravement, à ce que tu sois un chef de division sérieux, et je ne veux pas que, sans t'en douter peut-être, tu fasses quelque imprudence, quelque boulette qui nuirait à ton avenir.

M. Legard était arrivé on ne sait trop comment au poste qu'il occupait, mais ce n'était point assurément par son mérite. Faible de caractère, il avait trouvé en sa femme un maître très-adroît, très-habile qui, dissimulant sa domination et profitant de sa nullité, en faisait littéralement ce qu'elle voulait.

C'était peut-être pour cela qu'elle l'avait accepté pour mari.

La soirée n'était pas achevée qu'il était décidé que l'on proposerait M. Tiron, mais que l'on attendrait une dizaine de jours pour cela.

Ce délai servirait à donner le change à Dufaurie et à lui faire croire que l'on avait eu la main forcée par le ministère.

* *

Il y avait environ huit ou dix jours depuis qu'avait eu lieu la conversation que nous venons de rapporter, et Mme Dufaurie était bravement entrée dans son rôle de solliciteuse. Après avoir été très-affectée des allures de son amie à sa première visite, elle avait taxé de chimères ses craintes, mis cette froideur sur le compte d'une migraine ou d'une indisposition, et en sougeant aux avantages qui accompagnaient cette nomination, elle s'était armée de courage et elle était revenue chez Mme Legard. Autant la première réception avait été froide, autant la seconde fut chaude et pleine de promesses.

M. Legard était fort bien disposé, l'affaire pouvait être considérée comme faite. On ne pouvait jurer de rien, car enfin le chef de division ne pouvait que proposer

et la nomination dépendait du ministre, et ces messieurs ont parfois des caprices ; mais toutes les chances étaient pour M. Dufaurie, et dans une quinzaine de jours il serait nommé et installé.

C'était un papotage étourdissant, et cependant, en dépit de ces protestations, Louise n'avait pas confiance. Douée d'une intelligence supérieure, d'une perspicacité peu commune, elle sentait dans les paroles, dans le regard, dans toutes les façons d'être de son amie, quelque chose qui lui disait : On te trompe, on se joue de toi.

Plusieurs fois, elle avait eu envie d'éclaircir ses doutes et de s'en expliquer nettement avec Emma, et elle hésitait de crainte de nuire aux intérêts de son mari, quand une circonstance l'y décida.

Un soir, M. Dufaurie rentra tout triste.

« Nous avons été joués, dit-il, on ne parle dans les bureaux que de la nomination de Tiron. »

Mme Dufaurie mit son chapeau et sortit. On devine où elle allait.

Avant de sonner chez M. Legard, elle s'arrêta sur le palier et réfléchit un moment à ce qu'elle allait dire... En un instant son parti fut pris. Elle sonna. Madame était dans son boudoir, elle entra. En la voyant, Emma se leva et lui tendit la main.

« Que t'ai-je donc fait, lui dit soudain Louise en prenant cette main dans les siennes, pour m'avoir ainsi desservie, pour m'avoir ainsi trompée ?

« Ah ! tu sais déjà la mauvaise nouvelle, dit Emma très-calme. Que veux-tu ? le ministre... »

— Le ministre ! fit amèrement Louise, allons donc !

Il y eut un instant de silence entre les deux femmes.

« Eh bien, oui, s'écria soudain Mme Legard, il n'y a pas eu dans cette nomination—qui du reste n'est pas faite encore—d'influence ministérielle ; il n'y a que mon influence à moi.

— Mais que t'ai-je donc fait, répéta Louise, pour chercher à me nuire ainsi ?

— Ce que tu m'as fait ! s'écria Emma. Ecoute. À la pension, j'étais timide, laide, un peu sottie ; toi, tu étais jolie, radiée ; je ne savais pas parler, toi, tu avais de l'esprit, tu te moquais de moi, je te servais de plastron, de risée. Te souviens-tu quand tu m'as donné le sermon de *la carpe*, parce que j'étais taciturne ? J'ai souffert cela en silence. Il aurait fallu que j'essayai de me défendre, c'est là qu'on aurait ri davantage ! Je trouvais, moi, que grâce à toi on riait assez de ma tournure, de ma façon, de tout ce qui se rapportait à ton patito. Je pleurais le soir dans mon lit en me disant que les gens d'esprit étaient bien méchants, et je n'oubliais rien, je classais dans ma mémoire toutes ces piqures d'épingle.

Et madame Legard continua à esquisser leur vie à longs traits, montrant Louise triomphant dans les salons, ne ménageant personne, pas plus ses amies que les autres.

« Il y a quelques jours, disait-elle, dans une soirée, je t'ai quittée en pleine causeuse, je suis sûre que lorsque j'ai été partie j'ai eu mon lot. Oh ! ne proteste pas, je te connais. Eh bien, ajouta-t-elle, voilà ce que tu m'as fait ; tu m'as blessée, offensée depuis notre enfance, je trouve enfin l'occasion de prendre ma revanche, je la prends, et avoue que, pour une sottie comme moi, je me suis assez bien moquée depuis huit jours d'une femme d'esprit comme toi... Ah ! ton rôle de femme d'esprit, tu verras où il te mènera, et ce qui te restera de tes succès de salon. »

Louise pleurait silencieusement.

En ce moment la porte du boudoir s'ouvrit et une petite fille entra. Elle courut à Mme Dufaurie.

« Bonjour toi, » dit-elle.

Et écartant le mouchoir que la jeune femme tenait sur ses yeux :

« Tu peures, fit-elle, faut pas peurer, c'est pas zoli, dis, maman... »

— Laisse-nous, Andrée, » fit Emma.

Madame Dufaurie s'était levée.

« Je crois, dit-elle à son ancienne amie, que nous n'avons plus rien à nous dire.

— Je le crois. »

Les deux femmes se saluèrent silencieusement et madame Dufaurie s'éloigna.

« Allons, mon ami, dit-elle à déjeuner à son mari, c'est moi qui t'ai porté malheur. Tu ne seras pas nommé parce que j'ai trop d'esprit ! »

* *

Le lendemain de cette conversation, à huit heures du soir, il se passait une triste scène dans la chambre à coucher de Mme Legard.

La petite Andrée, prise le matin d'une indisposition subite, était au lit. Un médecin appelé déclara qu'il craignait le croup.

« Le croup, se dit Emma restée seule près du lit et contemplant son enfant, une maladie qui ne pardonne jamais ! Ce médecin se trompe, c'est évident : hier, elle allait bien. Elle ne peut pas mourir aujourd'hui, c'est impossible. Et puis je ne le veux pas, moi ! »

Et elle se penchait sur le berceau, et toutes ses angoisses déchirantes se reflétaient sur son visage. En ce moment l'enfant eut une petite toux sèche et ouvrit les yeux. La mère l'embrassa les yeux pleins de larmes.

« Tu peures, maman, dit Andrée, faut pas peurer. »

Et refermant ses grands yeux elle s'assoupit.

Ce simple mot d'enfant avait comme pétrifié Mme Legard. C'était ce même mot que, la veille, Andrée avait dit à Louise. Son regard alla à son chiffonnier sur lequel s'étais encore le rapport de M. Legard pour le ministre ; elle avait voulu savourer sa vengeance, et une idée brûlante lui traversa le cerveau : Dieu me punit !

Elle resta longtemps songeuse, absorbée dans ses désolantes pensées.

« J'ai été trop cruelle, c'est évident : on me châtie dans mon enfant ; à quoi me sert cette vengeance ? N'eût-il pas mieux valu pardonner, et qui sait si Dieu, de son côté, n'aurait pas épargné mon pauvre chérubin... »

L'état d'Andrée, loin de s'améliorer, semblait au contraire empirer. La figure était empourprée, la respiration de plus en plus embarrassée, la toux de plus en plus fréquente.

Épouvantée, Emma se jeta à genoux.

« O mon Dieu, je vous en supplie, murmura-t-elle, ne me prenez pas ma petite fille ; vous avez bien assez d'anges aux cieux ! laissez-moi mon Andrée, laissez-moi mon enfant ! »

Les prières les plus courtes sont les meilleures, dit-on. Je le crois.

Quand Mme Legard se releva, elle alla à son chiffonnier et écrivit :

« Pardonne-moi, Louise ; j'ai été cruelle avec toi hier, Dieu m'en punit cruellement ; ma petite fille se meurt, et il me semble que si tu me pardonnes, elle ne mourra pas. EMMA. »

La jeune femme sonna.

« Cette lettre immédiatement chez Mme Dufaurie. »

Et revenant à son berceau, elle déchira le rapport de son mari. Puis elle s'assit près de sa fille, presque soulagée... Il lui semblait qu'elle allait mieux. Une demi-heure après, Emma entendit des pas précipités, la porte de la chambre s'ouvrit et Louise entra. Les deux amies tombèrent dans les bras l'une de l'autre en pleurant.

« Il me semble que tu m'apportes la santé de mon enfant... »

Et vraiment on aurait dit que c'était la vérité ; car le docteur, qui arrivait quelques instants après, déclarait qu'il n'y avait plus de danger et que les craintes étaient vaines.

Emma était presque folle de joie.

« Tiens, dit-elle à Louise quand elle se préparait à s'en aller, en lui donnant le rapport Legard sur Tiron déchiré en deux, prends ce papier, tu le donneras à ton mari de ma part. Il sera chef de bureau, et cette fois, ajouta-t-elle en se cachant dans les bras de son amie, c'est sérieux. Je suis guérie de mes rancunes. »

— Et moi, je renonce à mon rôle de femme d'esprit, cela coûte trop cher. »

M. DE BÉJAN.



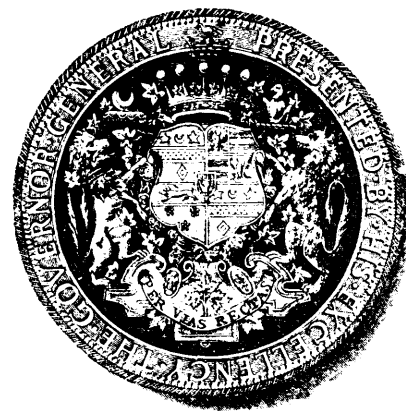
MÉDAILLE DUFFERIN, FACE

M. JOS.-BOUTILLIER TRUDEL, A. M.

M. Joseph-Boutillier Trudel, dont nous reproduisons le portrait, est un élève distingué du Collège Sainte-Marie, à Montréal, où ses talents remarquables et son travail assidu lui ont valu le degré de Maître ès-Arts et la récompense décernée au mérite par Son Excellence lord Dufferin, gouverneur-général du Canada. Une médaille d'argent, accompagnée d'une lettre flatteuse du secrétaire de Son Excellence, l'attendait à son retour d'un voyage, pendant lequel il a visité l'Exposition de Philadelphie et les villes principales des États-Unis, en compagnie de son frère, M. Louis Trudel, et sous la direction de M. l'abbé Alph. Villeneuve.



JOS.-BOUTILLIER TRUDEL, A. M.

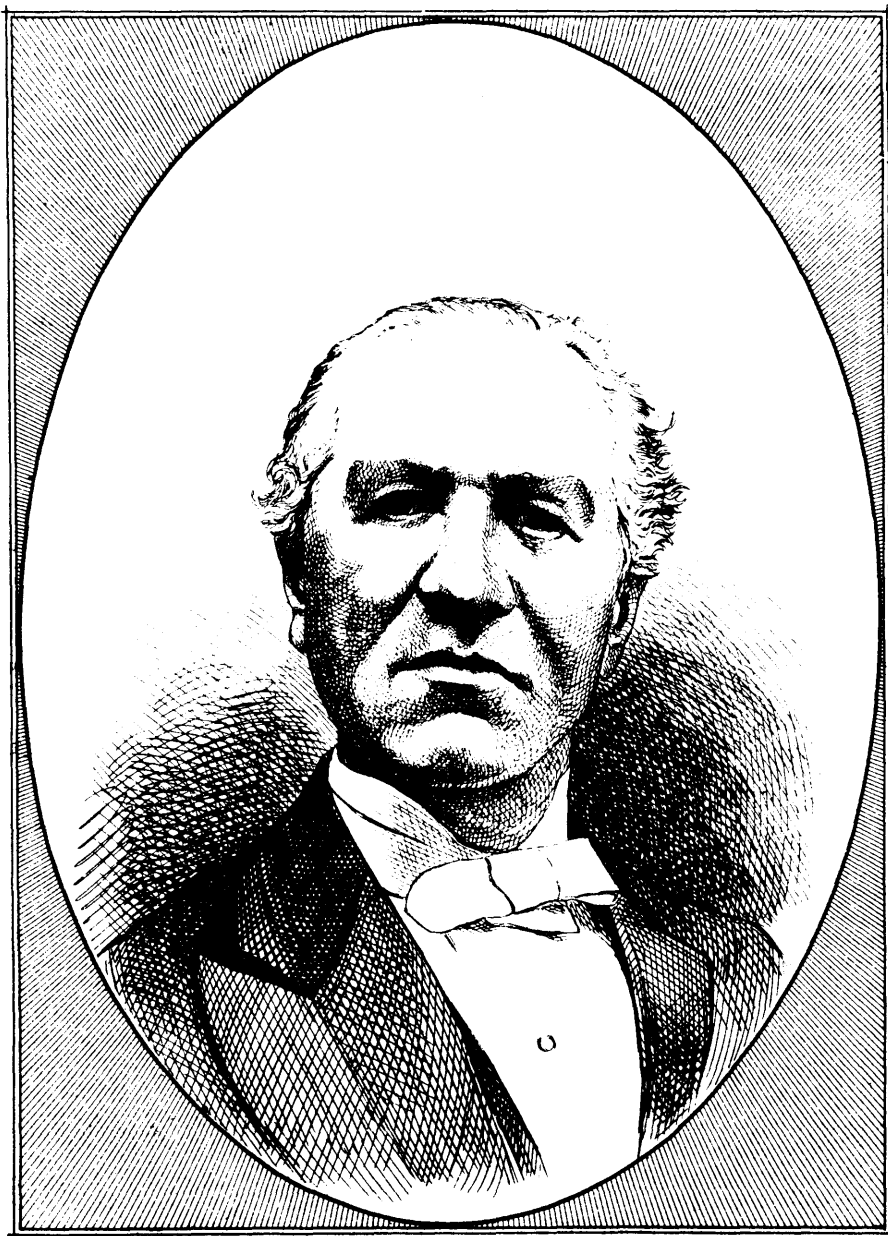


MÉDAILLE DUFFERIN, REVERS

M. Trudel avait déjà obtenu, à la fin de sa première année de philosophie, la médaille de bronze accordée par Son Excellence.

M. Jos.-B. Trudel est le fils du Dr. E.-M. Trudel.

Ce jeune homme se destine à la profession du droit, qu'il étudie sous les auspices de l'hon. F.-X.-A. Trudel, sénateur. D'après les succès qu'il a remportés dans ses classes et sur la scène de la salle académique du Collège Sainte-Marie, nous pouvons augurer de l'avenir prospère qui l'attend sur la grande scène du monde, où il devra occuper une place distinguée, à l'instar de son père, le Dr. E.-M. Trudel, et de son cousin, l'hon. F.-X.-A. Trudel.



L'HON. LOUIS RICHARD



LE CARDINAL ANTONELLI

LE JOUR DES MORTS

"C'est une sainte et salutaire pensée de prier pour les morts." MAC. II.

Déjà le ciel est noir ! Le sombre vent d'automne
Des ténèbres cypres fait gémir les rameaux ;
Dans le vallon désert le brin d'herbe frissonne,
Et le glas du beffroi pleure sur les tombeaux.

Il est bien doux, mon Dieu ! quand la nature entière.
Hélas ! semble s'unir à notre désespoir.
Dans le lieu du repos, en faisant sa prière,
De pleurer en silence auprès du saint manoir.

Dans le champ du repos, tombez silencieuses.
Sur le marbre noir, larmes du souvenir :
Douce larme d'amour, tombez mystérieuses.
Les anges des tombeaux sauront vous recueillir.

A ceux qui m'ont aimé sur cette pauvre terre.
O toi, Dieu du pardon, Dieu de paix et d'amour.
Donne enfin le repos, la paix et la lumière
Que le prêtre à l'autel demande chaque jour.

Aux enfants de l'exil ouvre enfin ta demeure.
Cache-les dans ton sein, montre-leur ta beauté !
Les siècles pour t'aimer, les siècles sont une heure
Qui ne devra finir qu'avec l'éternité.

Dans le séjour des saints portez-les sur vos ailes.
Anges des saints parvis, esprits mystérieux :
Ouvrez-leur de Dieu les portes éternelles ;
Leur exil est fini, portez-les dans les cieux.

L'ABBÉ L. P. CAQUETTE.
Octobre 1876.

LITTÉRATURE CANADIENNE

Le Roi des Etudiants

CHAPITRE XXIV

DE BILL ET PASSE-PARTOUT SE DISTINGUENT

Enjambons maintenant par-dessus les trois jours qui nous séparent du fameux bal de madame Privat. Aussi bien, les choses ont marché pendant que nous étions occupés ailleurs et l'organisation ne laisse plus rien à désirer. Tout est prêt pour la fête ; les musiciens sont à leur poste, et le chef-d'orchestre n'attend plus que le signal de la maîtresse du logis pour faire mugir ses cuivres et vibrer ses cordes.

Dans le grand salon et les pièces adjacentes de la Folie-Privat, ce ne sont que toilettes éblouissantes, fastueuses pierreries, parfums enivrants, soyeux frous-frous. Tout Québec est là—du moins le Québec aristocratique, le Québec de la *fashion*, la quintessence de la société dorée. Brunes et blondes ; semillantes Canadiennes-françaises à la noire chevelure ; plantureuses Anglaises aux tresses fauves ; rentiers ventrus et journalistes diaphanes ; politiciens bavards et financiers discrets ; officiers de la garnison tout chamarrés de torsades d'or, et hommes de lettres en modestes habits noirs ; maris, femmes et filles... tout y est, rien ne manque !

C'est que le gigantesque festival donné par la veuve du colonel Privat n'était pas chose commune à cette époque. La bonne ville de Québec, tressaillant jusque dans ses assises de granit, s'en était entretenue pendant huit jours et avait fait des préparatifs considérables pour y être dignement représentée—si bien que la date du 26 juin, cette année-là, fut sur le point d'éclipser sa sœur aînée du 24, le jour national des Canadiens-français, la Saint-Jean-Baptiste !

Dès huit heures du soir, les équipages encombraient l'avenue de la Folie-Privat et le pérystyle du cottage s'encombrait de falbalas et de volants. Vers dix heures, tous les invités étaient rendus et l'orchestre entamait les premières mesures du quadrille d'honneur.

Il va sans dire que le héros de la soirée, Joseph Lapière, figurait dans cette danse d'ouverture, à côté de Mlle Privat qu'il devait épouser le lendemain matin. Les deux jeunes gens avaient pour vis-à-vis un haut dignitaire du gouvernement, donnant la main à Mlle Privat, tandis que les autres figurants étaient des officiers de la garnison.

Pendant que ces messieurs et ces dames vont déployer, au son d'une musique tapageuse, les grâces de leurs personnes et la désinvolture de leurs mouvements, sortons un peu et dirigeons nos pas vers le parc.

N'oublions pas que nous sommes à la fin du mois de juin et qu'à cette époque de l'année l'atmosphère d'une salle de bal laisse à désirer sous le rapport de la fraîcheur.

En outre de cette considération, disons de suite qu'en cette nuit fameuse où la riche madame Privat donnait l'hospitalité à l'élite de Québec, la température était quasi-tropicale. Et puis, la nuit avait de si alléchantes invitations, les arômes champêtres étaient si pénétrants, les rameaux feuillus murmuraient si harmonieusement, la lune déversait avec tant de libéralité les larges gerbes de sa lumière veloutée dans les allées aux bords frangés d'ombre, la brise courait si douce à travers la ramée sonore... que vraiment la tentation devenait trop forte, et que le parc recevait plus de promeneurs que le cottage de chorégraphes.

Couples amoureux de la solitude à deux ; adeptes de la *dîcè* et du buffet, éprouvant le besoin de se rafraîchir les tempes et les idées ; personnages de tapisserie qui vont au bal pour regarder faire les autres ; hommes d'affaires que la déesse Terpsichore ne réduit pas et qui préfèrent causer dépression commerciale ou change sterling, pendant que le commun des mortels s'a-

muse ; cavaliers et blondes à qui le tête-à-tête sous les arbres feuillus ne peut jamais déplaire ; fumeurs affamés, inhumainement chassés du voisinage des dames ; beaux en quêtes d'aventures ; enfin, rêveurs pour qui le spectacle d'une mélancolique nuit d'été l'emporte sur la vue de pauvres danseurs snant à grosses gouttes :—tout cela se croisait, défilait, caquetait dans le jardin du cottage.

Le coup-d'œil était charmant. Grâce à la discrète lumière de la lune, et surtout grâce aux reflets multicolores de plusieurs lanternes chinoises disposées avec goût de distance en distance, aux points de jonction des allées, robes blanches, manteaux rouges, chevelures dénouées—blondes et brunes—rubans de toutes nuances, habits de toutes formes apparaissaient sous un aspect pittoresque au possible...

C'était un tableau mouvant, où les couleurs, les ombres, les sujets changeaient à toute seconde, comme dans une représentation de fantasmagorie !

Et, planant au-dessus de cette foule bigarrée, le murmure frais et perlé des voix de femmes, ou le grondement plus sonore des organes masculins !

Il y avait bien, en effet, de quoi faire oublier la salle de danse—contenant et contenu.

Mais, parmi cette foule insoucieuse qui traînait nonchalamment ses pas dans les larges allées du parc de la Folie-Privat, il y avait probablement quelques personnes ayant un autre but que celui de se distraire.

Deux individus, entre autres, marchaient avec un peu trop de circonspection et se faufilaient avec infiniment trop de soins derrière les épais rameaux bordant les allées, pour ne pas éveiller de prudentes appréhensions.

Ces deux compères—un grand et un petit—après une foule de détours et de contremarches, s'arrêtaient enfin derrière un banc presque entièrement dissimulé sous le feuillage d'un sapin de rond-point.

On se rappelle que cet endroit avait été précisément choisi par Gustave Després pour sa première entrevue avec Mlle Privat.

Une fois là, nos deux individus se tapirent de leur mieux dans le taillis et ne bougèrent plus.

Il était alors près de onze heures, et, dans le grand salon du cottage, la danse faisait fureur. Seul à peu près, ce carrefour éloigné du parc manquait de promeneurs, tandis que les échos de tous les bosquets des alentours redisaient les frais éclats de rire ou le murmure plus doux des conversations enjouées.

Un quart-d'heure se passa, pendant lequel le silence ne fut troublé que par le cric-crac des coléoptères se jouant au milieu des hautes herbes du gazon.

Puis, tout à coup, une voix aigre et d'un timbre caractéristique surgit des profondeurs en arrière du banc.

"Sapristi ! disait la voix, je commence à m'embêter. Le particulier est capable de ne pas venir.

—Il viendra, répondit un formidable organe de basse-taille : le patron l'a dit.

—Il devrait être ici depuis une bonne demi-heure... Tu vas voir que ce chameau-là va nous brûler la politesse, répliqua la voix de fausset.

—La consigne est d'attendre," se contenta de répartir stoïquement la contre-basse.

Mais ce parti philosophique ne plut, paraît-il, que médiocrement au premier interlocuteur, car il émergea bientôt d'un bouquet de feuillage et s'avança de quelques pas dans la direction du rond-point. Ce mouvement compromit gravement l'incognito du personnage... En effet, un indiscret rayon de lune tombant d'aplomb des régions célestes, éclaira soudain la figure de maître Passe-Partout.

Effrayé de ce sans-gêne compromettant, le collaborateur de Lapière se replongea bien vite dans l'obscurité du feuillage, où il rejoignit son compagnon, qui n'était autre que Bill. Que faisaient là les deux bandits et dans quel but sinistre se dérobaient-ils ainsi aux rayons même de la lune ?

On le devine aisément. Ils avaient pour instructions d'empêcher une nouvelle entrevue entre le Roi des Etudiants et la fiancée de Lapière. Ce dernier jouait là sa dernière carte, il le savait bien ; mais que le coup réussit, et aucun obstacle sérieux ne subsistait plus entre Laure et lui, entre la fortune et l'âpre convoitise.

Depuis deux jours, l'habile prétendant avait tout mis en œuvre pour détruire, dans l'esprit de Mlle Privat, l'effet produit par les révélations de Després ; et nous devons avouer que l'ex-fournisseur n'avait pas trop mal réussi, puisque la pauvre jeune fille, à bout d'arguments, n'avait pu trouver d'autre échappatoire que celui-ci : "Je ne demande qu'à être convaincue. Si M. Després ne m'apporte pas les preuves qu'il m'a promises, eh bien ! je croirai comme vous qu'il n'a voulu que se venger, et notre mariage aura lieu. Dans le cas contraire, n'espérez pas que je faiblirai devant d'audacieuses menaces."

L'enlèvement de Louise, la séquestration du Caboulot et la maladie de Després—toutes choses ignorées complètement de Mlle Privat et de ses amis—servaient à merveille les projets criminels de Lapière, et pourvu que la nuit du bal se passât sans encombre, la situation était enlevée.

Mais il y avait cent à parier que le tenace Roi des Etudiants n'abandonnerait pas de la sorte une partie presque gagnée. Sa blessure n'avait pas eu de suites fatales, et il était en état de venir au rendez-vous donné à Laure, puisque, le matin même, Passe-Partout l'avait

vu se promener dans la chambre de la maison Gaboury.

Seulement, allait-il se présenter ouvertement par l'avenue du cottage, où se faulxer dans le parc, comme lors de sa première visite ?... c'est ce qu'il était un peu difficile de prévoir, même pour un habile espion habitué à toutes les ruses.

Voilà pourquoi, ne voulant rien laisser au capricieux hasard, Lapière avait jugé prudent de prévoir les deux éventualités, en plaçant deux sentinelles à l'entrée de l'avenue et deux autres près du rond-point.

De la sorte, il aurait fallu que ce pauvre Després eût une fière chance pour arriver jusqu'à Laure.

Aussi donna-t-il tête baissée dans le traguard, malgré le soin qu'il prit de pénétrer dans le parc par la grande allée du rond-point, éclairée ce soir-là comme en plein jour.

Au moment où il longeait le banc derrière lequel se tenaient accroupis nos deux bandits de tout à l'heure, il fut terrassé et bâillonné, puis solidement garrotté, sans même avoir eu le temps de pousser un cri.

Bill et Passe-Partout n'en étaient pas à leur coup d'essai dans ce genre d'opération, et il faut leur rendre cette justice qu'ils faisaient toujours leur besogne en conscience.

Cette nuit-là, ils se surpassèrent même... si bien que l'illustre Passe-Partout grommela joyeusement :

"Sapristi ! si le patron n'est pas satisfait, il faut qu'il soit crânement difficile... car nous travaillons, parole d'honneur, comme de vrais artisans..."

"Et maintenant, ajouta-t-il, rejoignons vite la voiture, et filons proprement vers la géole de la mère Friponne."

En un clin-d'œil, les deux chenapans eurent disparu dans les profondeurs du parc, traînant avec eux leur victime, réduite à la plus complète impuissance.

VINCENSLAS-EUGÈNE DICK.

(A continuer.)

FAITS DIVERS

LA VAISSELLE D'ARGENT D'UN SEIGNEUR ESPAGNOL AU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.—Voici ce qu'on lit dans l'ouvrage si curieux que nous a laissé sur l'Espagne Mme d'Aulnoy :

"Le duc d'Albuquerque est mort, il y a déjà quelque temps ; on m'a dit que l'on avait employé six semaines à écrire sa vaisselle d'or et d'argent et à la peser ; pendant ce temps, l'on y passait chaque jour deux heures entières ; cela ne se faisait qu'à gros frais. Il y avait, entre autres choses, quatorze cents douzaines d'assiettes, cinq cents grands plats et sept cents petits ; tout le reste à proportion, et quarante échelles d'argent pour monter jusqu'au haut de son buffet, qui était par gradins, comme un autel placé dans une grande salle. Quand on me dit cette opulence d'un particulier, je crus que l'on se moquait de moi. J'en demandai la confirmation à D. Antoine de Tolède, fils du duc d'Albe, qui était au logis : il m'assura que c'était une vérité, et que son père, qui ne s'estimait pas riche en vaisselle d'argent, avait six cents douzaines d'assiettes d'argent et huit cents plats."

LE PLUS FORT MARCHEUR DU MONDE.—Le marcheur anglais Sir Weston vient de parcourir, en 75 heures, une distance de 560 kilomètres, longueur approximative du chemin de fer de Paris à Strasbourg. Cette course extraordinaire a fourni aux savants français l'occasion de calculer la force de l'homme ; ils ont découvert, à ce propos, qu'un fort de la Halle avait porté, en marchant, 3 sacs de farine ; à la suite d'un pari, il a voulu porter 4 de ces sacs ; sous cette charge énorme de 636 kilogrammes, il s'est affaissé pour ne plus se relever. Certes, s'il existait une société pour protéger les hommes contre leur propre folie, notre fort—peut-être père de famille—vivrait encore.

UN ANCIEN DOCUMENT RETROUVÉ SUR LA DÉCOUVERTE DE L'AMÉRIQUE.—L'histoire de la découverte et de la colonisation de l'Amérique est encore entourée de profonds mystères. Le manuscrit de Francisco de Souza, écrit en 1570, aurait pu donner des éclaircissements sur l'émigration des habitants d'Oporto et d'Averiro dans l'Amérique du Nord ; malheureusement, il avait été perdu lors du tremblement de terre à Lisbonne, ainsi que cela est affirmé par des écrivains dignes de foi du dix-huitième siècle. Eh bien, ce précieux document a été retrouvé dans un château des îles Açores. Il sera imprimé sous peu et livré à la curiosité du public ; nous le ferons immédiatement connaître à nos lecteurs.

—Le genre humain compte plus de douze cents millions d'individus, qui se divisent en :

Juifs	5,000,000
Bouddhistes	400,000,000
Brahmistes	200,000,000
Chrétiens	250,000,000
Mahométans	150,000,000
Fétichistes	100,000,000

Un milliard cinq cent millions d'hommes qui parlent environ 3,600 langues ou dialectes, lesquels se subdivisent encore en innombrables patois !

Le quart des humains meurent avant dix-sept ans.

Sur 10,000 hommes, un seul arrive à cent ans.

LES ANTIQUITÉS EGYPTIENNES DE L'OASIS DE CHARGEH.—Pareilles à des îles de l'Océan se trouvent les oasis dans le désert de l'Afrique. Ces séjours fortunés, comme les anciens les appelaient, sont encore bien mystérieux pour nous. Aussi écoutons-nous avec une vive curiosité le récit des hard s voyageurs qui ont eu le bonheur de les parcourir.

Parmi ceux-ci se présente actuellement le Dr. Rohlf, qui est revenu de son exploration de la Lybie, où il a visité l'oasis de Chargeh ; quoiqu'elle ne soit ni la plus fertile, ni la plus peuplée, elle est cependant la plus importante, au point de vue de l'archéologie et de l'histoire, par suite de sa grandeur et de la magnificence de son temple, ainsi que par les nombreuses inscriptions qui couvrent cet admirable monument. Ses parois extérieures et ses colonnes intérieures sont ornées d'hieroglyphes et de tableaux exécutés avec une rare perfection, qui n'a pas été dépassée dans les capitales mêmes de l'Égypte. Les hieroglyphes ne sont pas seulement gravés avec un soin infini, ils sont aussi peints et les couleurs en sont très-bien conservées. La grande porte du temple donne entrée dans une salle de soixante pieds de longueur et d'une largeur à peu près pareille. De là, on passe dans une deuxième salle, embellies toutes deux de douze colonnes chacune. La troisième salle est un peu plus petite ; elle conduit dans des chambres d'où l'on descend sur des escaliers en porphyre dans le sanctuaire qui est entouré de cellules, où les prêtres ont dû garder leurs trésors. Toutes les pierres de cette construction, taillées principalement dans le grès nubien, ont des dimensions colossales qui étonneraient les architectes modernes.

Ce temple avait été consacré à Jupiter Ammon. Ce qui le prouve, ce sont les cornes placées sur la tête de toutes les figures de cette divinité, dessinées sur les murs. Les inscriptions qu'on est parvenu à déchiffrer apprennent que tout le Panthéon des Égyptiens avait été adoré dans les oasis ; elles apprennent aussi que Chargeh s'appelait autrefois Heb, et que Darius y avait séjourné en prenant la qualité de roi d'Égypte.

ENIGMES, CHARADES, &c.

RÉPONSES AUX QUESTIONS PUBLIÉES DANS LE NO. 43 (9 NOV.) DE "L'OPINION PUBLIQUE."

MOTS CARRÉ

No. 20

E	T	A	P	E
T	A	P	I	S
A	P	P	A	S
P	I	A	N	O
E	S	S	O	R

QUESTIONS GÉOGRAPHIQUES

No. 1.—Villes de l'Amérique du Nord.—Iroquois.

Iowa.—Richmond.—Omaha.—Québec.—Utah.—Ottawa.—Indianapolis.—San-Francisco.

No. 2.—Fleuves de l'Amérique du Sud.—Pampas.

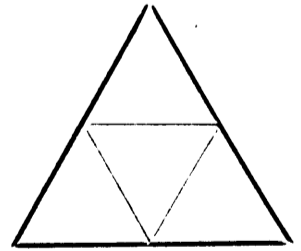
Paraguay.—Amazone.—Madeira.—La Plata.—Aurimac.—Sinamari.

COQUILLES

...il restera donc à chacun, deux cent mille francs.

LA TARTE AUX CERISES

Georges mène des parallèles aux trois côtés du triangle par les milieux des côtés, et la tarte aux cerises se trouve ainsi divisée en quatre parts égales, formant quatre triangles égaux.



RÉPONSES CONFORMES REÇUES

V. P., De Dupas ; B. E. Pellant, Berthier en haut ; Ar. Peltier, Montréal, ont répondu correctement à toutes les questions.

Mot carré.—A. Bouchard, Québec ; J. E. Hébert, Bécancour.

Questions géographiques.—No. 1, F. Lafond, Henryville ; No. 2, A. de Marchesi, J. A. Fages, Québec.

Coquilles.—A. O. B., J. A. Fages, J. E. Hébert, L. J. B., A. de Marchesi, F. Lafond, Georgina Moisan.

La tarte aux cerises.—G. Moisan, A. de Marchesi, J. A. Fages, A. O. B., X. Laprairie ; T. P. Paradis, Matane ; Eug. Pampalon, Aimé Rinfret, F. X. Rinfret, V. P., J. F. A. Paré, G. E. Rinfret, Sévère Godin, F. Beaucharnois, J. M. Robillard, A. Chaput, A. M. C. D., E. Tourangeau, A. Duguay, Dr. Ch. A. Pratt, H. F. Rousseau, J. H. Doucet, Adolphe Gibeau, fils, Thomas Noël, fils, L. J. B., J. M., J. E. Hébert, A. Bouchard.

M. A. Hamel, élève des Ecoles Chrétiennes, Montréal, et A. C., élève de l'Académie Sainte-Marguerite, Montréal, ont ajouté à leur réponse une démonstration raisonnée du problème, selon les lois de la mathématique.

Mlle Anastasie DesRosiers, de Berthier en haut, donne une réponse différente, mais également correcte, et l'accompagne aussi d'une démonstration.

—Un monsieur de notre connaissance possède deux montards positivement insupportables.

En été, il leur laisse faire tout ce qu'ils veulent, mais, par exemple, en hiver, il les giffle à propos de rien. La chose paraissait assez étonnante, et un de ses amis lui fit part de sa remarque.

—Ah ! je vais te dire, lui répondit le père, c'est parce qu'en hiver, ça me réchauffe les mains.

A NOS ABONNÉS DES ETATS-UNIS

Comme l'année va bientôt finir, nous devons avertir nos abonnés retardataires que les noms de tous ceux qui n'auront pas réglé avant le 1er janvier prochain seront retranchés de nos listes. Tous nos abonnés ont reçu leurs comptes; nous les prions de nous en envoyer le montant sans délai. La promptitude à nous payer leur évitera des désagréments et des frais.

A NOS ABONNÉS DU CANADA

Ceux qui nous doivent une année ou davantage, et qui ne s'acquitteront pas avant le 1er janvier, peuvent s'attendre à être poursuivis. Il est impossible de maintenir un journal quelconque si les abonnés ne paient pas régulièrement. Les dépenses de *L'Opinion Publique* sont très-considérables, et les personnes qui reçoivent cette feuille doivent être prêtes à payer à la première demande. Leur négligence à cet égard nous forcerait à prendre des mesures rigoureuses, ce que nous regretterions infiniment.

—Si nous en croyons les rapports de quelques journaux, il paraît que la reine Victoria aurait écrit au gouverneur-général des Indes pour l'enjoindre à porter un remède immédiat à la conduite dure, arrogante et souvent cruelle de la part des autorités britanniques envers les naturels. Il appert que le prince de Galles, durant sa récente visite aux Indes, a remarqué avec peine le manque de courtoisie de la part des employés anglais envers les princes du pays, ainsi que la manière grossière dont on traitait les indigènes; dans les lettres à sa mère, Son Altesse Royale s'est fait un devoir de l'informer du fait, et une lettre de la reine à lord Lytton, gouverneur-général des Indes, a été le résultat. Son Excellence, nous n'en doutons pas, verra à ce que les désirs de Sa Majesté soient exécutés dans cette colonie si importante, car dernière encore, il a étonné les résidents anglais par sa détermination à punir sévèrement tout Anglais qui maltraiterait un indigène, et dans cette circonstance, lord Lytton n'a pas manqué d'exprimer son mécontentement de la conduite générale de ses compatriotes envers les Indiens.

DE MAL EN PIS.—Il arrive souvent, lorsque quelqu'un prend des pilules pour régulariser les fonctions intestinales, que, quoiqu'elles semblent avoir très-bien opéré, l'effet des coliques et de la purgation laisse les intestins plus malades qu'auparavant. Il n'en est pas ainsi des PILULES CATHARTIQUES DE WINGATE, qui sont douces quoique très-efficaces, et ne causent aucune douleur.

AVIS SPÉCIAUX.—Les Pastilles-à-Vers Végétales de DEVINS sont une amélioration des temps modernes dans le traitement médical des enfants. Elles réunissent en elles-mêmes des qualités jusqu'à présent considérées incompatibles, étant aussi délicieuses au goût que la confiserie la plus délicate.

L'enfant en bas âge, du tempérament le plus revêché, les savoure avec délice, et les mères de famille peuvent administrer ces Pastilles en toute sûreté, si, comme nous n'en doutons pas, elles tiennent à soulager leurs enfants par la destruction des vers d'une manière certaine et complète.

Pour éviter la contrefaçon, assurez-vous que le mot "DEVINS" est estampillé sur chacune de ces Pastilles.

SALLE DES ARTISANS

MARDI, 5 DÉCEMBRE 1876.

GRAND CONCERT PRUME ET LAVALLEE.

MADAME F. JEHIN PRUME SOPRANO.
W. L. MALTYB BASSO.
G. JACQUARD VIOLONCELLISTE.
Premier prix du Conservatoire de Paris.
CALIXA LAVALLEE PIANISTE.
Directeur de l'Académie de Musique de Québec.
F. JEHIN PRUME VIOLONISTE.

Les portes seront ouvertes à 7 heures.
Le concert commencera à 8 heures.

Billets d'admission, 50 Cts.; Sièges Réservés, 75 Cts.
Billets d'admission et Sièges Réservés en vente aux magasins de musique de MM. PRINCE, BOUCHER et DE ZOUCHE.

—Le papier Rigollot, pour sinapismes, est le seul adopté par les hôpitaux civils de Paris, par leurs Excellences les ministres de la guerre et de la marine française, pour le service des ambulances et de la flotte.

Le seul adopté par l'Amirauté pour le service des hôpitaux maritimes et militaires de Sa Majesté la Reine d'Angleterre, Impératrice des Indes.

Le seul dont l'entrée de l'empire soit autorisée par le Conseil Impérial de santé du Czar de toutes les Russies.

Se trouve dans les principales pharmacies du Canada.

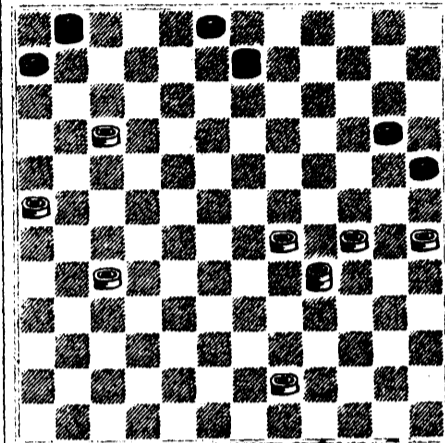
Vente en gros: A. DELAT,
223, rue McGill, Montréal.

LE JEU DE DAMES

Les personnes qui auraient des problèmes à nous envoyer pour être publiés, devront les adresser à l'éditeur du jeu de Dames, bureau de *L'Opinion Publique*, Montréal.

Les solutions doivent être également envoyées à la même adresse.

PROBLÈME No. 51 NOIRS



BLANCS

Les Blancs jouent et gagnent

Solution du Problème No. 49

Les Noirs jouent		Les Blancs jouent	
No	de	No	de
32	25	31	20
37	32	26	17
44	31	27	15
48	41	29	50
68	61	35	62
35	29	68	24
47	40	34	36
59	53	60	47
52	5*	63	32

Solutions justes du Problème No. 49

Montréal: — Ar. Peltier, E. Labelle et Aug. Demers.

Prix du Marché de Détail à Montréal.

FARINE		\$ c.	¢
Farine de blé de la campagne, par 100 lbs.	2 45	2	50
Farine d'avoine	2 30	2	40
Farine de blé d'Inde	1 15	1	30
Sarrasin	1 80	1	20
GRAINS			
Blé par minot	1 12	1	15
Pois do	0 85	0	90
Orge do	0 60	0	65
Avoine par 40 lbs.	0 80	0	100
Sarrasin par minot	1 00	1	10
L'n do	1 00	1	10
Mil do	2 50	0	00
Blé d'Inde do	0 50	0	55
LÉGUMES			
Pommes au baril	2 00	2	00
Patates par poche	0 50	0	55
Choux, par douzaine	0 50	0	60
Choux, par douzaine	0 25	0	35
LAITIÈRE			
Beurre frais à la livre	0 25	0	30
Beurre salé do	0 18	0	22
Fromage à la livre	0 15	0	20
VOLAILLES			
Dindes (vieux) au couple	1 25	1	20
Dindes (jeunes) do	1 00	1	50
Oies au couple	1 00	1	50
Canards au couple	0 40	0	50
Poulets au couple	0 50	0	60
Poules au couple	0 60	0	80
GIBIER			
Canards (sauvages) par couple	0 40	0	50
do noirs par couple	0 50	0	60
Pigeons domestiques au couple	0 20	0	25
Perdrix au couple	0 60	0	70
Tourterelle à la douzaine	1 00	1	20
VIANDES			
Bœuf à la livre	0 05	0	10
Lard do	0 10	0	15
Mouton au quartier	0 50	0	90
Agneau do	0 50	0	75
Lard frais par 100 livres	8 50	11	00
Bœuf par 100 livres	7 00	8	00
Lièvres couple	0 25	0	30
DEVIENS			
Sucre d'érable à la livre	0 07	0	08
Sirop d'érable au gallon	0 90	1	00
Miel à la livre	0 10	0	15
Œufs à la douzaine	0 20	0	25
Haddock à la livre	0 07	0	08
Saindoux par livre	0 14	0	15
Peau à la livre	0 55	0	60
Marché aux Bestiaux			
Bœuf, 1re qualité, par 100 lbs.	5 00	5	50
Bœuf, 2me qualité	4 00	4	70
Vaches à lait	20 00	35	00
Vaches extra	35 00	55	10
Veaux, 1re qualité	5 00	8	00
Veaux, 2me qualité	2 00	4	25
Veaux, 3me qualité	1 00	2	00
Montons, 1re qualité	7 00	9	00
Montons, 2me qualité	4 00	6	00
Agneaux, 1re qualité	3 00	4	00
Agneaux, 2me qualité	2 00	2	00
Cochons, 1re qualité	9 50	10	00
Cochons, 2me qualité	8 00	12	50
Fois, 1re qualité, par 100 bottes	10 00	11	00
Fois, 2me qualité	7 00	8	00
Paille, 1re qualité	4 00	7	00
Paille, 2me qualité	4 00	5	00

Les annonces de naissances, mariages ou décès sont publiées dans ce journal à raison d'un écu chaque.

NAISSANCE

En cette ville, le 23 courant, la dame de Joseph Ducloux, 6er., au fils.

MARIAGE

A Saint-Laurent, le 21 novembre, par le Révd. Père Beaudet, Flavien-Joseph Filiatrault, Ecrl., M. D., de cette ville, à mademoiselle Marie-Eugénie-D. Decelles.

APPROVED BY THE MEDICAL FACULTY

DEVINS, WORM PASTILLES.

The most effective Remedy for Worms in Children or Adults

Le meilleur remède contre les vers chez les enfants ou adultes.

PASTILLES DE DEVINS CONTRE LES VERS.

APPROUVEES PAR LA FACULTE MEDICALE

On enverra une boîte par la malle à aucune adresse dans le Canada, en recevant 25 cents. DEVINS & BOLTON, Pharmaciens, Montréal

Améliorations et Agrandissement.

LES AFFAIRES QUE LA MAISON

A. PILON & CIE.

à faites cette année ont été tellement considérables, grâce aux BAS PRIX fabuleux auxquels elle vend toujours ses marchandises, et ses pratiques ayant tellement augmenté, qu'elle s'est vue dans la nécessité d'agrandir son magasin de moitié et augmenter le nombre de ses commis en conséquence.

Maintenant, le magasin comprend 4 immenses étages pouvant aisément contenir 500 acheteurs. Plus d'encombrement et de foule à redouter. Les pratiques peuvent maintenant être certaines d'être servies avec promptitude. Il y a 100 commis et modistes dans la maison. Le stock est le plus considérable et le mieux assorti de Montréal.

Nous sommes décidés de faire le plus grand commerce de toute la Province.

Nous avons en mains \$300,000 de Marchandises que nous jetons sur le marché à des bas prix qui ne se sont jamais vus. Nous voulons qu'il soit dit par tout le monde, qu'en effet nous donnons toutes nos marchandises.

Une visite à notre magasin convaincra le plus incrédule que nous disons la vérité et que nous vendons réellement à bien meilleur marché que tout autre marchand de Montréal.

Nous tenons le vrai magasin des familles. Toutes les pratiques peuvent être certaines de trouver à notre établissement tout ce qu'elles ont besoin en fait de

COTONNADES, LAINAGES.

Tweeds, Draps, Articles de Fantaisie,

CHAPEAUX, ROBES,

Manteaux et Hardes Faites,

à des prix bien plus bas que ceux qui font tant de train avec leurs stocks de banqueroute.

Nous avons 20 Modistes pour les Chapeaux, 15 Modistes pour Robes et Manteaux, 2 Tailleurs de première classe, dans la maison, et 15 Contraintes en dehors travaillant continuellement pour les ordres.

Nous pouvons maintenant nous vanter d'avoir le plus grand magasin de la ville, le mieux assorti, ayant la meilleure administration possible et offrant les plus grands avantages à toutes les classes d'acheteurs.

A. PILON & CIE.

615, RUE STE. CATHERINE, MONTRÉAL

A l'Enseigne de la Boule Verte.

A. PILON.

JOS. R. DUCHESNEAU.

7-37-52-57

INFIRMERIE DE CHEVAUX.

H. AUDRAIN, MÉDECIN VÉTÉRINAIRE

approuvé, ex-élève de l'École Impériale de Gd. Jouan (France), ayant été trois années honoré de la confiance des habitants distingués de St. Hyacinthe, prévient le public que, par suite de l'incendie de St. Hyacinthe, il est venu s'installer à Montréal. Il traite les maladies de l'organisme chez tous les animaux domestiques:

Chevaux, Bœufs, Vaches, Moutons, Chèvres, Porcs

Chiens, Chats et Volailles.

Son Office et son Infirmerie sont situés au coin des rues DORCHESTER et JACQUES-CARTIER, No. 2354.

On peut le consulter jour et nuit. 7-44-3-6

VENTILATEUR

BREVETÉ

DE

GEO. YON

FERBLANTIER

ET

FLOMBIER

Approuvé par les hommes de science et de l'art, la portée de toutes les bourses

LISTE DE PRIX

Aspira sur tuyaux de poêle, suffisant pour aérer les pièces où passent les tuyaux	\$1.50
Aspirateur pour poêles de passage	\$3.00
Aspirateur pour poêles de cuisine	\$4.00
Appareil complet de ventilation consistant en tubes métalliques posés dans les plafonds, pour appartements de 4 ou 5 pièces dans les maisons ordinaires à Montréal	\$50 à \$55

EN VENTE AU NO. 241, RUE ST. LAURENT, MONTRÉAL.

UN ESCOMPTÉ LIBÉRAL EST ALLUÉ AU COMMERCE.

ON DEMANDE

Une bonne COUTURIÈRE, munie de recommandations, et qui veut s'engager un mois dans une famille. S'adresser au numéro 92, Rue du Champ-de-Mars.

RECOMPENSE

L'on désire savoir, au bureau de *L'Opinion Publique* 7 rue Bleury, où demeure actuellement Nazaire Alarie alias Allaire, qui était au No. 53, rue Sanguinet, en avril dernier. Une récompense sera donnée pour des informations correctes.

A. BEAUCHEMIN & CIE

FABRICANTS DE

Moulins à Battre

304½ — RUE CRAIG — 304½

Remercient beaucoup leurs nombreuses pratiques de leur libéral encouragement, et désirent les informer qu'ils ont transporté leur boutique de moulins à battre, à faucher et à rateler au No. 304½, rue Craig, en face du marché des animaux, où ils continueront d'exécuter avec exactitude les mêmes patrons que ceux de M. Page. 7-30-13-41

CHROMOS GRANDS et PETITS. Vingt Chromos 9 x 11, par la malle pour \$1.00. Magnifiques Cartes d'Affaires, douze échantillons pour 25 cts. Catalogue superbement illustré, gratis. Adressez: W. H. HOPE, 26, rue Bleury, Montréal. Quartier-général de Chromos américains et étrangers.

SIROP EXPECTORANT du DR. CODERRE

Pour la TOUX, le RHUME, les AFFECTIONS des BRONCHES, etc., etc.

Sirop du Dr. CODERRE pour les Maladies des Enfants, telles que la Diarrhée, Dissenterie, Dentition douloureuse, etc.

Elixir Tonique du Dr. Coderre, pour les maladies Nerveuses, Débilité et les maladies de la peau et du sang.

Tous ces remèdes si efficaces sont préparés sous la direction du Dr. J. EMBRY CODERRE, qui pratique depuis plus de 30 ans, et leur usage est recommandé par les Professeurs de l'École de Médecine et de Chirurgie de Montréal. En vente chez les principaux pharmaciens. 7-15-52-2

La Santé est une Bénédiction Couronnée de la Vie.



Remedes Modeles Anglais DE WINGATE.

Ces précieux remèdes qui ont subi toutes les épreuves, sont les meilleurs que l'expérience et des recherches soignées ont produits pour la guérison des différentes maladies pour lesquelles ils sont spécialement désignés. Ils sont préparés d'après les recettes du célèbre Dr. Wingate, de Londres, Angleterre, et nulle autre que les plus purs ingrédients entrent dans leur composition. Ils sont purs et en qualité, prompt en action, efficace en usage, et employés avec succès par les plus éminents Médecins et Chirurgiens, dans les Hôpitaux et la pratique privée, dans toutes les parties du monde.

Epurateur du Sang, de Wingate.—Le remède le plus efficace connu, pour la guérison de Scrofule, Erysipèle, Feu Volage, Maladies de la Peau, et toutes les Impuretés du Sang, Maladies Chroniques, et Désordres du Foie. Un parfait Régénérateur et Vigorateur du système. Mis en grandes bouteilles. PRIX, \$1.00 PAR BOUTEILLE.

Preservatif de Wingate pour Enfants.—Le plus sûr et le meilleur remède pour la Dentition des Enfants, Diarrhée, Dysenterie, Coliques, et toutes les différentes maladies de l'Enfance. Il apaise les douleurs, et calme les souffrances de l'enfant, et produit un sommeil tranquille. En usage dans toute l'Europe depuis près de 80 ans. PRIX, 25 CTS. PAR BOUTEILLE.

Pilules Cathartiques de Wingate.—Pour toutes les maladies de l'Estomac, du Foie et des Intestins. Elles sont douces, certaines et promptes dans leur opération; elles nettoient entièrement le canal alimentaire, régularisent les sécrétions, et arrêtent court les progrès de la maladie. PRIX, 25 CTS. PAR BOITE.

Pilules Nervo-Toniques de Wingate.—Employées avec un succès remarquable pour la Névralgie, Epilepsie, Choléra, Paralysie, Adoucissement du Cerveau, Perte de Mémoire, Désarrangements Mental, Faiblesse, et toutes les affections nerveuses. PRIX, \$1.00 PAR BOUTEILLE.

Tablettes Dyspeptiques de Wingate.—Pour la guérison de la Dyspepsie, Indigestion, Flatuosité, Irritabilité de l'Estomac, Perte d'Appétit, et Débilité des Organes Digestifs. Un aide puissant à la Digestion, et beaucoup plus efficace que les autres remèdes ordinaires. PRIX, 50 CTS. PAR BOITE.

Trochisques Pulmoniques de Wingate.—Un excellent remède pour la Toux, Rhumes, Enrouement, Bronchites, Asthme, et les irritations de la Gorge et Poumons. Les Orateurs et les Chantres publics les trouveront très efficace en donnant du pouvoir et de la clarté à la voix. PRIX, 25 CTS. PAR BOITE.

Pastilles de Wingate contre les Vers.—Un remède sûr, plaisant et efficace pour les Vers, administrés doucement, elles n'injurient pas l'enfant le plus délicat, et sont suffisamment laxatives pour enlever toutes les sécrétions malsaines, et régulariser l'action des Intestins. PRIX, 25 CTS. PAR BOITE.

Soulage-Douleur de Stanton.—La meilleure Médecine de Famille pour l'usage interne et externe. Il guérit les Crampes et les Douleurs dans l'Estomac, le Dos, les Côtés, et les membres. Il guérit les Rhumes Soudains, Mal de Gorge, Ecrasures, Brûlures, Rhumatisme, Névralgie, et toutes les douleurs et souffrances. PRIX, 25 CTS. PAR BOUTEILLE.

Renovateur des Montagnes Vertes, de Smith.—Nous avons seuls le contrôle dans la Puisse du Canada, pour la vente de ce remède bien connu, lequel, comme Correcteur du Foie, et spécifique pour les désordres bilieux, et les maladies du Foie, est sans égal. PRIX, \$1.00 PAR BOUTEILLE.

Les Remèdes ci-dessus sont vendus par tous les Droguistes et Marchands de Médecines. Des Circulaires de description sont fournies sur demande, et des paquets simples sont envoyés, affranchis, sur réception du prix.

PRÉPARÉS SEULEMENT PAR

LA COMPAGNIE DE PRODUITS CHIMIQUES DE WINGATE,

(LIMITÉE.)

MONTRÉAL.

7-8-52-15

L'OPINION PUBLIQUE est imprimée aux Nos. 5 et 7, rue Bleury, Montréal, Canada, par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND-DERRAETS.